

ANNEE 1949

FEVRIER

# CONJONCTION

No. 19

## ARTICLES

Michel Leiris, René Maran

## POEMES D'HAITI

Roland Dorcély, Hogar Nicolas

## PORTRAIT

Jules Supervielle par Claude Roy

## COURRIER DE FRANCE

Ancienneté et fraîcheur du Collège de France  
1949 et les fêtes du souvenir

«Les Caractères», essai posthume de Jean Prévost

Livres de France

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

La langue française et le créole haïtien

Au Centre d'Art : L'Exposition Max Pinchinat

Livres et Revues

## CHRONIQUE

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI

PORT-AU-PRINCE



ANNEE 1949

FEVRIER

# CONJONCTION

No. 19

## ARTICLES

Michel Leiris, René Maran

## POEMES D'HAITI

Roland Dorcély, Hogar Nicolas

## PORTRAIT

Jules Supervielle par Claude Roy

## COURRIER DE FRANCE

Ancienneté et fraîcheur du Collège de France  
1949 et les fêtes du souvenir

«Les Caractères», essai posthume de Jean Prévost

Livres de France

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

La langue française et le créole haïtien

Au Centre d'Art : L'Exposition Max Pinchinat

Livres et Revues

## CHRONIQUE

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI  
PORT-AU-PRINCE





# CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

## SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
- Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
- Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
- Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

## SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.





## SOMMAIRE

	Page
<b>I</b>	
Michel Leiris : Antilles et poésie des carrefours.....	1
René Maran : Anthologie de la Nouvelle Poésie Nègre et Malgache de Langue Française.....	14
Roland Dorcély : Deux poèmes.....	17
Hogar Nicolas : Un poème.....	19
Claude Roy : Pour un portrait de Jules Supervielle.....	20
<b>II</b>	
<b>Courrier de France</b>	
Ancienneté et fraîcheur du Collège de France.....par Paul Guth.....	24
1949, grande année française pour les fêtes du souvenir.....par Léon Treich.....	27
«Les Caractères» essai posthume de Jean Prévost.....par Jean Louis Bruch.....	30
Livres de France.....par Armand Rio.....	33
<b>III</b>	
<b>Lettres, Sciences et Arts en Haïti</b>	
La langue française et le créole haï- tien.....par Dantès Bellegarde.....	39
L'Exposition Pinchinat au Centre d'Art.....par Lucien Price.....	44
Livres et Revues.....	45
<b>IV</b>	
<b>Chronique</b> .....	50

# RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince  
Tel. 2756

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés  
au Directeur de l'Institut Français  
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti  
Téléphone : 5452

## ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

En Haïti : 3 dollars  
à l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

Pour la publicité, qui est strictement limitée,  
s'adresser à l'Institut Français.

# PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE  
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE  
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE  
(1937)

## LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

## I

Michel Leiris : ANTILLES ET POESIE DES CARREFOURS (\*)

Le trop bref séjour que j'aurai fait en Haïti est, ce soir, à la veille même de se terminer. Demain, au début de l'après-midi, je prends l'avion et vendredi matin, si tout va bien, je dois être à la Martinique, qui fut la première étape du voyage de trois mois que j'aurai fait dans celles des Antilles où l'on parle ma propre langue, c'est-à-dire le français. Je dois très prochainement m'embarquer pour la France et je puis formellement vous assurer que — malgré la joie certaine que j'aurai à retrouver les miens — c'est avec un petit serrement de cœur très réel que je verrai le rideau se fermer sur ces trois mois qui m'apparaissent déjà — au seuil, presque, du souvenir qu'ils sont — comme trois mois où j'aurai vécu, à peu près quotidiennement, sous le signe de la féerie.

Et si je dis «féerie» soyez bien assurés que ce n'est pas là simple façon de parler; je crois pouvoir établir — sans qu'on puisse me reprocher de céder à l'inflation verbale — que les trois mois en question relèvent bien de la «féerie» ou, si vous le préférez, furent de la poésie vécue, de cette poésie dans laquelle on circule avec sa chair et avec son sang, ce qui mène beaucoup plus loin que celle où simplement l'on se promène entre des plates-bandes de mots.

Parvenu, donc, presque au moment où il faudra que, pour moi-même, je m'efforce de résumer, de confronter tous mes souvenirs afin d'en extraire l'essentiel, d'en tirer cette leçon qui doit être tirée de toutes les expériences vécues — leçon sans quoi cela ne vaudrait guère la peine de les vivre — il me semble que c'est à vous, habitants de la République d'Haïti c'est-à-dire du pays qui aura fait l'objet non seulement de ma dernière étape mais d'une étape qui m'apparaît déjà moins comme une conclusion que comme un couronnement, il me semble que c'est à vous que je dois la primeur de mes impressions, avant de me retrouver, tant à la Guadeloupe qu'à la Martinique, dans la banlieue de mon propre pays.

---

(\*) Conférence radiodiffusée prononcée à l'Institut Français le mardi 25 Octobre 1948.

Il va sans dire que de telles «impressions» — dont j'aimerais vous faire part — ne sont rien qu'impressions, c'est-à-dire : réactions provoquées par un contact de seule surface, à fleur de peau si l'on peut dire, contact qui — s'il finit par se répercuter jusqu'à la sensibilité profonde — ne le fait qu'à travers les sensations les plus légères, les plus fugitives. Hors de question, donc, que je vous parle des Antilles en fonction des nombreux problèmes graves qui s'y posent : problèmes économiques, problèmes sociaux, problèmes d'alimentation et de santé dont un voyageur — à moins d'appartenir à cette variété humaine qui, telles certaines espèces animales unanimement tenues pour inférieures, semble ne pas pouvoir se promener autrement qu'avec sa carapace. — dont un voyageur ne peut manquer de mesurer l'importance, à proprement parler, vitale mais dont, s'il est doué d'un minimum de probité intellectuelle, il se gardera bien de parler trop hâtivement parce que la solution de tels problèmes exige qu'on s'inspire de quelque chose de beaucoup plus réfléchi que de simples «impressions» recueillies en un laps assez réduit de temps pour qu'elles portent, plutôt que sur d'autres aspects moins visibles peut-être et en tous cas moins séduisants, sur ces aspects pittoresques — je dirais presque : touristiques — qui sont, en quelque endroit qu'on se trouve, les premiers à se présenter à la vue...

Il n'en est pas moins vrai, pourtant, que de telles «impressions», si fragmentaires et si rapides soient-elles, ont une certaine réalité, du simple fait d'avoir été vécues, et qu'elles traduisent, à tout le moins, le choc émotif qu'a produit sur quelqu'un, de façon immédiate, le coup d'œil qu'il a jeté sur les Antilles. Qui plus est, il n'est pas interdit de penser que ces aspects, si l'on veut «pittoresques», représentent pour chaque pays (dans la mesure même où ils diffèrent pour chacun des divers pays) un ensemble de traits spécifiques auxquels ce serait un grand tort que de refuser toute valeur puisque, pour un pays aussi bien que pour un individu, la manière dont il est susceptible de frapper les yeux d'autrui fait partie intégrante de sa personnalité et puisqu'il est certain également que, comme l'a indiqué Marcel Schwob, il est d'un intérêt beaucoup plus grand, au moins sur le plan esthétique, d'envisager un être dans les différences qu'il présente avec les autres êtres que dans ses ressemblances. Ce qui constitue le pittoresque par excellence, j'entends : ce qu'on appelle communément la «couleur locale», n'est rien autre que cette spécificité, cette différence dans son expression concrète la plus frappante...

Sans plus m'attarder sur ce que je ne vois aucun inconvénient à qualifier de «précautions oratoires» (car, moi qui fais profession d'écrire et puis donc, sans outrecuidance, me regarder comme un

spécialiste de l'emploi du langage — sous sa forme graphique sinon sous sa forme orale, — je suis mieux placé que quiconque pour savoir que manier la parole, c'est-à-dire la pensée, ne peut se faire à la légère, sans étiquette, sans précautions, parce que, même si l'on ne croit pas à la vertu magique des mots, c'est, à coup sûr, l'une des pires formes du péché contre l'esprit que d'exposer, en mésusant du langage, à de profondes altérations le message personnel que chacun de nous se devrait de formuler à l'intention d'autrui si l'on admet qu'il n'est de véritables rapports humains qu'à partir du moment où peut s'instaurer un dialogue), sans plus m'attarder, dis-je, à ces précautions de début, qui ne sont pas un vain cérémonial mais, de même que les rites pour le pratiquant d'une religion, sont des éléments indispensables à la bonne marche de l'opération, j'en viendrai, d'un coup, à la justification du titre de ma conférence : **Antilles et poésies des carrefours...**

Il est patent qu'au point de vue ethnique comme au point de vue culturel il est permis de regarder les Antilles comme un effectif «carrefour». Lieu de rencontre — l'un des plus extraordinaires qui soient au monde — de groupes humains hétérogènes et de courants de civilisation orientés dans les sens les plus différents, véritable chaudron de sorcière où s'est élaborée l'une des mixtures les plus rares et les plus chatoyantes que puisse avoir à goûter un européen comme moi qui, certes, est bien loin de n'avoir que mépris pour la forme de culture qui est son pain quotidien, mais est avide, intensément, d'une nourriture plus savoureuse et plus stimulante susceptible de porter à son potentiel le plus élevé son imagination.

Bien que ces considérations d'ordre (mais c'est un bien grand mot) scientifique ne soient pas étrangères au choix que j'ai fait de cette image, je ne ferais guère que constater, avec un air très docte, l'évidence la plus banale si je m'en tenais à cela. Il me faut m'expliquer plus à fond sur cette notion du «carrefour», point d'intersection, pivot de rose des vents ou croisée de chemins qui me paraît l'équivalent, dans le domaine de l'expérience poétique, à ce qu'était ce **point fixe** dont ont parlé les alchimistes, authentique carrefour lui aussi puisqu'il s'agissait du lieu immuable et absolu d'où rayonnaient les forces universelles en même temps que du centre unique de convergence où toute la diversité du monde se résolvait.

Ce qui me séduit tout d'abord dans l'expression «carrefour», c'est qu'elle est empruntée au vocabulaire de la voirie. Rien de plus terre à terre, de plus quotidien que ce croisement de routes ou de rues qu'on appelle un carrefour : endroit où passent des gens, des véhicules de toutes les espèces, certains plus luxueux et d'autres moins opulents, certains plus lents et d'autres plus rapides, —

endroit qui m'apparaît comme le symbole de toute la poésie de la campagne et de la rue, et je pourrais bien dire : de la poésie tout court, puisqu'à mon sens une poésie qui serait perdue dans les nuées, sans racines solides dans le sol que nous foulons, ne serait que rêverie vague, médiocre échappatoire aux conflits et aux déchirements de la vie, à ces multiples et harassantes contradictions auxquelles rien ne saurait nous faire échapper sinon à la manière des autruches qui se cachent la tête pour se protéger d'un danger alors qu'une attitude virile implique, en premier lieu, lucidité. Poésie, donc, battant le sol d'un pas bien décidé et s'avancant les yeux tout grand ouverts sera cette poésie à laquelle j'ai assigné comme attribut le «carrefour» mais ce ne serait encore là qu'une vue bien incomplète, si je ne voulais retenir d'une image qui m'a fasciné que son aspect le plus immédiat, sans nulle tentative pour la décortiquer quitte à lui faire rendre l'âme à la réduire à rien à force de l'avoir triturée.

Si j'envisage, maintenant, le carrefour non plus sous l'angle trivial qui fait parler d'une «Vénus de carrefour» (encore qu'une telle épithète pourrait, sans trop d'inexactitude, être appliquée à la poésie à qui n'est jamais tout à fait étranger cet élément aguicheur, voire charlatan, qui vient s'immiscer plus ou moins dans toutes les magies) mais si je vois plutôt dans ce carrefour, qu'il soit ou non la toile de fond sur laquelle se profile quelque Vénus, un lieu où, à partir de points divergents, viennent s'opérer des rencontres, je trouve immédiatement sur mon chemin certaines définitions récentes de la poésie.

Déjà Baudelaire, cherchant dans un passage de ses *Ecrits intimes* à définir ce qu'était pour lui la beauté, a marqué qu'elle impliquait nécessairement coïncidence, rencontre, de deux éléments, par définition, hétéroclites : l'un, de majesté immuable, sculpturale et, si l'on veut, classique; l'autre, essentiellement ondoyant, mobile, fugace, «moderne» en somme si l'on prend ce terme dans sa signification étymologique qui le fait dépendre du mot «mode». Pour qu'il y ait beauté, il faudra donc que viennent à se rencontrer — en quel problématique carrefour? — image de l'éternité et image de ce qui lui est le plus opposé : la courte écume dont le scintillement nous séduit dans chaque vague qui se brise à l'extrême pointe du temps.

D'autres poètes, ceux-ci de notre siècle, essayant à leur tour de donner une définition de ce qu'était leur beauté (dont ils prenaient pour prototype l'image poétique) ont essayé de déterminer quels sont les caractères d'une image poétique vraiment belle, c'est-à-dire efficace, agissant comme un philtre sur l'imagination.

Dans le courant de la guerre 1914-1918 c'est Pierre Reverdy, l'un des plus grands poètes français vivants et l'un de ceux dont la vie peut passer, poétiquement parlant, pour l'une des plus exemplaires, c'est Pierre Reverdy qui, dans un recueil d'aphorismes, écrit à peu près ceci : l'image poétique a pour fonction de réunir deux réalités distinctes en un même tout, qui est la métaphore ou l'image même; plus l'écart sera considérable entre les deux réalités ainsi confrontées, plus étrangères, au moins apparemment, seront-elles l'une à l'autre et plus leur rapprochement, d'autre part, aura l'air naturel, plus l'image sera belle et forte. Magnifique définition, qui nous fait voir clairement comment la poésie ne peut se présenter que sous un double aspect : sorte de corps étranger, insolite, composite, venu d'on ne sait où, tombé comme un bolide, et, d'autre part, (ce qui constitue le vrai miracle) corps qui se présente comme aussi simple que le pain quotidien...

Surenchérisant sur la définition de Pierre Reverdy, voici André Breton qui, vers les débuts de l'époque surréaliste, formule quant à l'image poétique l'exigence suivante : ce ne sont pas deux réalités éloignées l'une de l'autre qui doivent être rapprochées mais deux réalités totalement étrangères qu'il s'agit d'unir en un composé dont les éléments, liés par une sorte de miracle qui est, précisément, la poésie, se présentent, pratiquement, comme à tel point disparates que si ce composé mérite bien encore le nom d'«image» il ne saurait plus, en tout cas, être question d'y voir une métaphore puisque les deux éléments ainsi traités sont trop hétéroclites pour qu'il puisse y avoir de commun entre eux le moindre élément de comparaison donné d'avance...

Me référant au passage des *Ecrits intimes* de Baudelaire auquel je viens de faire allusion et essayant de tirer de sa définition du beau les ultimes conséquences, j'ai essayé moi-même — dans un essai sur la tauromachie considérée du point de vue esthétique — de mettre au jour ma propre conception du beau, dont je considère la course de taureaux espagnole comme l'illustration la plus typique qu'ait pu m'en fournir les institutions de l'Occident : beauté résultant de la confrontation d'une structure éminemment classique, l'ordonnance même de la course — aussi précise qu'un rituel — et ses règles très strictes, tout à la fois techniques et stylistiques — côté **apollinien** de la chose, si l'on reprend le vocabulaire nietzschéen, — confrontation de cet élément tout d'ordre et d'intelligence avec l'élément **dyonisiaque** ou de pur déchaînement, de force aveugle et sombre, que représentent le taureau et le danger constant qu'il fait poser sur les représentants de la règle (autrement dit les toreros), élément trouble que représentent également les perpétuelles altérations — ou menaces d'altération — que les intru-

sions fougueuses de l'animal apportent à la rigueur géométrique dont doit user le torero. Convergence, comme dans la beauté baudelairienne, d'un élément d'éternité (l'architecture imposante de la règle) avec un élément purement fortuit, circonstanciel (la mobilité inquiétante du taureau, par quoi tout est remis, à chaque instant, en question). Il me semble que la beauté d'une **corrida** tient à ce qu'elle se situe au lieu géométrique ou au point de rencontre de ces deux réalités étrangères l'une à l'autre : l'impassibilité, d'une part, en quoi doit se figer le torero (dont tous les mouvements devront apparaître dûment contrôlés), la frénésie, d'autre part, qui est le propre du taureau avec ses cornes constamment en quête d'une proie moins décevante que les étoffes de couleur dont on l'appâte et qu'on dérobe.

Me voici fort loin, à ce qu'il semble, des impressions dont je voulais vous faire part relativement aux Antilles mais il me semble pourtant que cette digression portant sur le caractère composite, voire même contradictoire, inhérent à tout ce qui est beauté — à tout ce qui relève de cette beauté qui « sera convulsive ou qui ne sera pas » comme l'a écrit André Breton — est de nature à vous faire mieux comprendre pour quelles raisons, qui dépassent le goût du simple contraste piquant, j'ai été si fort ému par quelques-uns de ces « carrefours » où viennent se fondre ou se couper des trajectoires distinctes, comme à l'exact emplacement où s'opère la rencontre du torero muni de sa cape avec la charge du taureau.

Je me replacerai donc, mentalement, non loin de Fort-de-France, sur la route du Rocher, qui mène de l'hôtel du Vieux Moulin à la route de Balata. N'ayant pas de véhicule à ma disposition, je descends vers la ville à pied, en dépit du soleil, comme je le fais chaque matin. A quelques pas devant moi, je vois s'avancer une jeune fille, presque une fillette, vêtue d'une courte robe noire et à la peau très foncée; c'est une bergère qui mène sa chèvre et je l'entends chanter, sur un vieil air d'allure très Ile-de-France : « Jamais deux sans trois, ah ! ah ! ah ! ah ! Jamais deux sans trois... » Sous le soleil tropical et dans le décor somptueux d'une végétation luxuriante, cette apparition franchement africaine qui surgissait devant ma vue tandis que mon cœur s'émouvait à entendre une de ces vieilles chansons pareilles à celles que pouvait chanter Sylvie, la légendaire amie de Gérard de Nerval, me plaçait d'un seul coup à l'un de ces carrefours mentaux où l'on se sent comme étourdi ou égaré, dans un état d'incertitude délicate qui tient à ce qu'on est en face de quelque chose qui semble être à la fois le comble de l'insolite et le comble du familier. Ainsi, dans le cadre le plus exotique que puisse imaginer un habitant des régions tempérées, au détour d'un chemin que j'empruntais tous les jours je me trouvais

face à face avec mon enfance elle-même sous l'apparence de cette jeune bergère noire qui chantait, sur un air nullement africain, un vieux chant de folklore. Comme si, m'inspirant du grand poète Aimé Césaire et de son **Cahier d'un retour au pays natal**, j'avais voulu que les Antilles fussent, pour moi aussi, le lieu où s'accomplit un retour, c'est une impression de redécouverte de mon enfance qui fut l'une des premières que j'éprouvais à la Martinique, dans une région pourtant fort éloignée, au moins kilométriquement, du Paris où je suis né.

Ce mélange d'exotisme et de familiarité, si frappant pour le Français d'Europe qui vient pour la première fois à la Martinique et à la Guadeloupe (mélange qui, du reste, s'explique le plus simplement du monde par l'histoire de ces deux îles, devenues maintenant des départements français dont la singularité est d'être situés sous les tropiques), je le retrouvais également dans ces fêtes patronales dont les attractions permanentes sont, à la Martinique, les manèges de chevaux de bois, les tables où se pratique surtout le jeu de dés qu'on appelle *serbi*, les *ajupa* ou tonnelles enfin, où se débitent les boissons. Combien j'ai trouvés beaux ces étonnants chevaux de bois où il semble que le sculpteur ait tenu (faute d'une technique plus savante ou par économie) à ne faire rien de plus que le minimum strictement indispensable à suggérer l'image du cheval ! Je n'hésite pas à affirmer que j'ai retrouvé là quelque chose d'aussi émouvant, dans sa nudité et dans son dépouillement, que dans les plus élaborées des sculptures africaines. Pour qui connaît la France et sait ce qu'un manège de chevaux de bois peut recéler comme potentiel de féerie pour un enfant de la ville aussi bien que pour un enfant de la campagne, ma réaction n'a rien de surprenant : retrouver toute la noblesse et toute la simplicité de la sculpture nègre dans un humble manège de chevaux de bois, imité de ceux d'Europe, a, certes, quelque chose de bouleversant. Comme est bouleversant également — pour une autre raison : celle de la grâce toute pure, manifestée spontanément, sans la moindre affecterie — comme est bouleversant également le geste de la main qu'accomplissent les joueurs de *serbi* pour lancer leurs dés sur la table, déclenchement preste de la main gauche suivi d'une retraite rapide qu'accompagne un claquement des doigts : l'une, entre autres, des manifestations de cet extraordinaire don rythmique qui me semble être un apanage des Africains et des descendants d'Africains. Élégance de mouvement qui, dans le cas de ces joueurs de dés, apparaît comme d'autant plus fascinante qu'elle prend pour occasion une activité fort éloignée de toute idée de grâce : un jeu où il se gagne et où il se perd de l'argent.

Il s'agit ici, en somme, de carrefours qui n'ont d'existence que sur le plan culturel. Mais une des choses qui surprennent le plus.

L'homme du continent qui voyage aux Antilles, c'est la variété — positivement inouïe — des paysages qui voisinent dans ces îles souvent minuscules. A la Martinique, par exemple, on se croirait tantôt en Normandie (à voir ces prairies où paissent des vaches), tantôt en Suisse (à cause du caractère franchement montagnard de tel village à clocher perché au sommet d'un morne), tantôt en Polynésie (pour peu que, descendant vers la mer, on se baigne sur une plage bordée de palmiers), tantôt dans la forêt équatoriale, quand pointe l'énorme fleur rouge du balisier, comme une arme étrange à plusieurs dards greffés, en un même plan vertical, sur une courte hampe qui fait figure de poignard.

Carrefour aussi — mais, celui-là, il m'en coûte de l'évoquer car il est trop sinistre pour qu'on puisse encore, à son propos, parler bénévolement de poésie — carrefour que représente à la Martinique en un coin si restreint du monde que le contraste est encore plus choquant, la cohabitation d'êtres humains vivant à des niveaux de fortune extrêmement différents, depuis les grands propriétaires fonciers aux arrogantes villas jusqu'aux travailleurs des plantations, qu'on voit logés dans des cases presque aussi sommaires que les plus humbles des cases africaines.

Etant fermement résolu à ne point outrepasser mes droits de voyageur trop pressé pour avoir pu recueillir autre chose que des impressions, je n'examinerai pas cet aspect social — si brûlant — de la question et je me tournerai plutôt vers un site insolite, une sorte de pays lunaire ou — mieux encore — de ville qu'aurait anéantie la peste et où ce ne seraient plus que des fantômes (souvent charmants, du reste) qui peupleraient les rues en plein midi. A Saint-Pierre de la Martinique — qui fut détruite comme on sait, vers le début de ce siècle, par l'éruption du Mont Pelé, on se trouve en présence d'une ville dont on jurerait qu'un habile metteur en scène y a soigneusement tout calculé en vue d'un effet de surprise et, très artistement, a jugé bon d'y assembler des choses disparates en un prodigieux chaos propre à faire croire au promeneur qu'une apocalypse s'est accomplie ou qu'il est en train de rêver. Maisons rebâties, sans qu'ait changé leur emplacement, dans les ruines et dans les cendres sur lesquelles a repoussé la régénération (restes, par exemple, à demi enterrés de l'ancienne prison sur lesquels on a planté des bananiers qui étalent, non loin des pierres calcinées, leur vert étincelant). Séduisant musée volcanologique qui fait songer, avec ses documents photographiques sur l'éruption, ses échantillons de minéraux étranges et ses objets bizarrement déformés par la chaleur que recélait la nuée ardente, à l'un de ces parcs d'attractions pour poètes dont on rêvait à l'époque surréaliste. Grand mur ravagé qui représente tout ce qui a sub-

sisté du théâtre et auquel est accolé un buste d'allure romaine ramassé dieu sait où, tandis que tout en haut de ce mur, à l'orée d'une sorte de jardin, est posée — sur un caisson de bois — une statue de grandeur à peu près naturelle qui représente une femme nue couchée à plat ventre et se redressant sur ses deux bras, la tête rejetée vers l'arrière en une pose qu'on pourrait croire lascive. C'est **Saint-Pierre renaissant de ses ruines**, mais une femme qui se trouvait là au moment où je visitai les ruines du théâtre, et que j'interrogeai, jugea bon de m'expliquer qu'il s'agissait de l'effigie d'une jeune fille «morte deux fois», disait la femme, parce que, déjà brûlée par la nuée de feu qui s'abattit sur la ville, elle s'était jetée dans un réservoir d'eau avec l'espoir qu'elle trouverait dans l'élément humide un refuge contre l'élément igné; carrefour d'une autre espèce, celui-là, Charybde et Sylla de feu et d'eau où la pauvre jeune fille — à en croire ce que disait la femme — aurait trouvé la mort.

J'ai, certes, subi une fascination, me trouvant en ce lieu si justement approprié au goût d'un amateur de «carrefours» (puisque telle est l'image que j'ai choisie pour signifier la conjonction d'éléments dissemblables d'où naît la poésie). Mais ce que je me sens porté à retenir, surtout, de cette visite des ruines d'un théâtre, ce sont les propos de cette femme, l'espèce de légende ou de mythe que, spontanément, elle avait inventé. J'y vois une marque de cette merveilleuse faculté imaginative, de cette aptitude — en dehors même de toute culture littéraire — à la création poétique, don qui m'a semblé foisonner aux Antilles et se manifester, tant à la Martinique qu'à la Guadeloupe ou ici même, jusque dans des inscriptions offertes à l'entendement de tous ceux qui savent lire, sans qu'il y ait besoin pour eux de faire autre chose que marcher à travers les rues, voire même se tenir immobile à quelque authentique carrefour.

Entre autres documents que j'ai systématiquement recueillis au cours de ce voyage, figure une liste, que d'aucuns jugeront futile, mais à laquelle je n'ai pas honte d'attacher un certain prix, parce qu'elle me paraît très riche de contenu poétique. Il s'agit tout bonnement d'une liste comprenant tous les noms de véhicules (cars, camions, canots) et tous les noms de boutiques ou de débits divers que j'ai pu rassembler. Je vous en cite quelques-uns, parmi ceux que j'estime les plus caractéristiques...

A la Guadeloupe, j'ai trouvé : «La nouvelle souplesse», «L'étoile au grand large», «La main de Dieu» (noms de cars), «Fleur de ma jeunesse» (nom de canot), «Amour sans fin», «Le Don Juan», «Le fils du Grand Maître», «Malgré le hasard» (noms de cars ou

de camions), «Aux mille-et-une petites choses» (nom d'un magasin de nouveautés).

A Port-au-Prince même, pour désigner des cars : «Cœur humain», «Les cœurs unis», «Chose humaine», «Cœur propose», «La vie drôle», «La vie humaine», etc ...

Ces noms — dont beaucoup, paraît-il, sont chargés de sous-entendus et répondent surtout au besoin de se concilier la chance d'une manière ou d'une autre — témoignent, quelle que soit leur motivation, d'un goût évident de la formule qui laisse entendre ou du cliquetis verbal qui séduit. Il n'est pas exagéré de les regarder comme relevant de la poésie et, pour peu qu'on se réfère à l'anonymat de nos autobus et autocars européens, l'on ne peut s'empêcher de trouver bien prosaïque — voire même discourtoise à l'égard de la clientèle qui s'y fait transporter — l'habitude de se contenter d'un numéro pour désigner un véhicule dont se trouve ainsi soulignée la nature de pure machine, de produit né d'une industrie, ce qui en fait quelque chose de très différent de ces véhicules des Antilles, créatures susceptibles de recevoir le baptême et rangées, de ce fait, dans la catégorie des choses qu'on traite un peu à la manière d'êtres vivants et qui peuvent entretenir avec nous des rapports, presque, d'intimité recelant (à l'inverse de ce qui se produit pour nos propres objets fabriqués) une certaine chaleur humaine.

Je ne vous donnerais, évidemment, qu'un bien pauvre aperçu de ce potentiel poétique dont sont pour moi chargées les Antilles si je me contentais, trop fidèle à mon propos de m'en tenir au pittoresque, de relever quelques aspects amusants du paysage ou de la rue et de vous raconter une ou deux anecdotes montrant soit, par exemple, à quel point la Martinique est imprégnée de folklore français, soit encore combien, dans cette même île (et l'on pourrait à coup sûr trouver maints exemples analogues dans les autres Antilles), l'esprit populaire est prompt à la fabulation.

Je vous ai parlé, dès mes premières phrases, de «féerie» et je vous ai affirmé que ce n'était pas là simple façon de parler. Si donc, je veux tenir honnêtement mes engagements il me faut maintenant m'expliquer cartes sur table et vous dire dans quelles circonstances exactement j'ai rencontré, voire même touché comme une chose palpable, cette poésie de chair et d'os à laquelle j'ai fait allusion quand j'ai parlé de «féerie», autrement dit : d'un merveilleux auquel on adhère plus qu'à une simple fiction, d'un merveilleux en quelque sorte concrétisé et d'une richesse assez nuancée pour vous faire presque croire, lorsqu'il advient que vous en ayez le spectacle, que vous bénéficiiez d'un don des fées.

Beaucoup d'entre vous riront peut-être — ou, tout au moins, souriront — si je leur dis que c'est dans les cérémonies et dans les danses vaudouesques, dans ces espèces de «carrefours» ou de points de rencontre représentés par les *unfor*, que j'ai trouvé cette féerie dont je vous parle avec tant de conviction. Il est bien entendu qu'écrivains et journalistes à la recherche de tout ce qui peut exciter l'appétit d'un public blasé nous ont rebattu les oreilles avec cette religion Vaudou, ses rites mystérieux et les scènes de déchaînement collectif dont elle serait le prétexte, éléments admirablement propres à faire saliver d'aise les amateurs de curiosités ou de sensations fortes. Il est entendu également que le vaudou a ses professionnels, dont les buts sont souvent intéressés, soit qu'ils tirent bénéfice de la naïveté des fidèles (comme cela se pratique, d'ailleurs, dans d'autres religions) soit qu'ils mettent à profit l'avidité des touristes quant aux choses qui relèvent de la «couleur locale». Il n'en reste pas moins que dans toutes les manifestations de ce genre auxquelles il m'a été donné d'assister j'ai trouvé — si je m'en tiens au seul point de vue esthétique — une satisfaction, un sentiment d'être comblé, qu'aucun spectacle d'Occident (sinon, peut-être, les courses de taureaux, à cause de leur allure de sacrifices où tout serait à la fois imprévu et réglé) ne peut plus me donner, vu la décadence véritable où est tombé notre théâtre, réduit maintenant à un rôle de pur divertissement et littéralement mutilé par la séparation stricte qui, dans la suite des temps, s'est peu à peu opérée entre spectateurs de la salle et acteurs de la scène.

Assistant à un rite vaudouesque, vous êtes à chaque instant intégré à l'action. Votre voisin ou votre voisine, jusqu'à présent si calme, s'agite soudain, se convulse, semble entrer en fureur; il vous faut songer à votre protection si vous ne savez pas accomplir les gestes et prononcer les paroles qu'il faut pour l'apaiser et si vous ne voulez pas courir le risque d'être, par exemple, renversé avec votre siège. Vous pourriez croire que je plaisante? Il n'en est rien, et je veux simplement introduire, au moyen d'un tel exemple, l'idée de cette participation indispensable du spectateur à l'action, de cette nécessité qu'il y a pour lui d'éprouver même la menace de l'action, participation faite de quoi il n'y a pas vraiment théâtre mais simple gesticulation stérile sur des tréteaux. La tragédie grecque à ses débuts ressemblait certainement à ce qu'on voit encore (ne serait-ce qu'à l'état de traces) dans les rites vaudouesques : possession de l'acteur, qui est vraiment inspiré par le dieu et joue moins qu'il n'incarne; indistinction complète entre acteurs et public puisque le chœur, à l'origine, n'était rien autre que toute la foule, assemblée pour assister au drame sacré qui

se consommait. Musique, en outre, et danse, qui concourent à l'action d'un bout à l'autre, le rituel se déroulant assujéti à un rythme et toutes ses parties composantes s'ajustant comme autant de figures de ballet. Extraordinaire amalgame, où alternent avec des crises violentes et des moments d'enthousiasme s'exprimant par des cris et des bondissements toutes sortes de gracieuses salutations de cour, peut-être dérivées des danses européennes du 17<sup>e</sup> ou du 18<sup>e</sup> siècle et s'alliant, sans qu'on puisse parler de contraste tant leur fusion paraît achevée, avec les éléments typiquement africains. Dans l'ensemble : une longue série de drames et de comédies où se trouvent mêlés tous les genres... une longue représentation de mystère à laquelle toute l'assistance est mêlée, dans laquelle chaque individu, pour peu qu'il s'y abandonne, est appelé à jouer son rôle et où le sacrifice sanglant s'associe aux grâces les plus exquises. Bref, un spectacle complet où, comme dans la course de taureaux qu'on peut regarder comme l'expression la plus imagée de la civilisation espagnole avec tout l'arc-en-ciel de sentiments humains qui est son soubassement, la violence tragique apparaît dominée par le style et par le protocole, ce qui est le signe même du grand art si l'on admet que la beauté ne peut se produire ailleurs qu'à un «carrefour», là où viennent converger, en une surprenante unité, les éléments les plus contradictoires, là où tout ce qu'on met en jeu se présente comme une frénésie équilibrée, comme une géométrie imposée à une violence abrupte.

En dehors de tout point de vue religieux ou moral, je suis entièrement persuadé que les rites vaudouesques remplissent une fonction psychologique importante : même rôle d'instrument de **ca-tharsis**, de purgation des forces sombres en vue d'un apaisement que celui qu'on attribuait à l'ancienne tragédie grecque; moyen d'ouverture aussi, pour les déshérités et pour tous ceux que le train dont marche notre monde ne peut laisser qu'insatisfaits, d'un univers merveilleux où il est loisible à chacun de se mouvoir comme un dieu, de se transfigurer et, devenant un pivot pour l'attention et pour la sollicitude de tous, de prendre temporairement une revanche sur la dureté du sort; moyen encore, par la joie des danses et des chants menant à un paroxysme, de toucher ce vieux tuf avec lequel tout homme a besoin, périodiquement, de se trouver en contact pour retrouver des forces.

Il serait, sans doute aucun, dérisoire de n'avoir fait cette conférence que pour aboutir à une apologie du culte vaudouesque, moi qui ne suis nullement un esprit religieux — moins encore un de ces amateurs de sensations dont je me suis moqué — mais simplement un homme qui cherche sa route, est inquiet quant au sens et au destin que peuvent avoir les civilisations; un homme qui ai-

me la poésie, dans la mesure où s'y reflètent les grands désirs de son espèce et dans la mesure, également, où il espère y trouver sa propre formulation. Dans des conjonctures aussi graves que le sont les conjonctures présentes, quand c'est toute la vie collective elle-même qui a l'air de se trouver sous la menace de plonger dans l'absurdité, il peut sembler pourtant qu'il y a une leçon à tirer de ces quelques aspects qui m'ont frappé, parmi d'autres aspects du pittoresque antillais.

De même que la religion vaudouesque repose sur un syncrétisme (mélange de vieux paganisme africain, de catholicisme, de symbolisme occuliste et peut-être de rites indiens) il me semble que les Antilles — et particulièrement la République d'Haïti qui a su, par elle-même, conquérir sa liberté — ont une voie à nous montrer, dans la mesure où elles sont le support géographique d'une civilisation qui, en raison même des éléments de provenances diverses qui s'y rencontrent, représente une sorte de syncrétisme. C'est dans cette mesure même où les Antilles sont à proprement parler un « carrefour » qu'elles ont la possibilité d'élaborer une civilisation où une juste part serait faite à ces aspects **apollinien** et **dionysiaque** de l'existence dont aucun des deux ne peut être sacrifié à l'autre sans que l'homme en ressorte mutilé. La poésie d'Haïti, c'est pour moi, avant toute autre chose, cet espoir que j'emporte de voir s'y développer une civilisation moins strictement utilitaire que ne le sont les civilisations du type occidental et où tous les besoins humains trouveraient leur satisfaction, non seulement pour ce qui touche à la vie physique, mais quant à la nécessité où nous sommes de donner quelque chose en pâture à notre imagination, sous peine de mourir d'ennui, et quant aux désirs qui sont liés à ce qu'il y a de plus profond dans notre affectivité.

Je vous remercie tous, sur le point de prendre congé de vous, pour le spectacle que vous m'avez donné d'un pays tel que je puisse repartir avec l'espoir que je viens, à l'instant même, de formuler, moi qui m'appête à prendre demain, vers le milieu de la journée, un avion de la Pan American Airways pour retourner à Port-au-Prince et Fort-de-France puis à Paris, dans cette Europe en proie au trouble où il devient de plus en plus difficile de s'abandonner aux puissances de la poésie et, à plus forte raison, d'éprouver l'émerveillement heureux que j'éprouvais lorsque j'étais enfant et qu'on m'emmenait à la féerie.

René Maran : ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE POESIE NEGRE  
ET MALGACHE DE LANGUE FRANÇAISE

On assiste, depuis quelques années, à l'entrée dans les Lettres françaises de l'humanisme noir. Les guetteurs de l'intelligence les plus avertis, Jean-Paul Sartre excepté, ne s'en doutent pas encore. La plupart n'ont même pas dépassé le stade des danses nègres, des jazz nègres, comme si ces danses, ces jazz personnifiaient vraiment tout le nègre, étaient spécifiquement et essentiellement nègres.

Ce sont là manifestations d'un paternalisme attardé, et qui ne croit pas l'être. Quand donc se rendra-t-on compte que le monde noir s'est mis en mouvement au lendemain de la première guerre mondiale et n'a cessé, depuis lors, de prendre conscience de lui-même et de sa valeur profonde? L'ampleur de ce mouvement va croissant. Le monde noir sent que son heure approche. Il sent de même qu'il apporte avec lui des secrets dont l'Europe ne saisira pas du premier coup la portée.

L'Afrique a réussi à garder ces secrets intacts depuis le premier temps des âges. Ses sorciers, qu'on reconnaît depuis peu avoir trop souvent injustement moqués, ses féticheurs, ses griots et ses traditionnaires sont les héritiers de civilisations brutalement taries par la traite et les séquelles de ce commerce. C'est leur science qu'il faut désormais interroger, leur hermétisme qu'il faut pénétrer. Ils sont l'Afrique. Et l'Afrique est toujours prête à révéler quelque chose de nouveau aux hommes ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Rares sans doute sous les remous créés dans les pays colonisateurs par le fameux Congrès Pan-Nègre qui se tint à Paris en 1921, et où les noirs, après avoir constaté l'universelle misère dans laquelle leur race végétait encore, avaient pensé qu'avant de solliciter tout secours étranger, les gens de couleur avaient pour premier devoir de s'aider eux-mêmes.

Ces remous sont à l'origine du raz-de-marée de cet humanisme noir dont on enregistre à présent les premiers effets. Rien ne se perd, tout est dans tout. Les noirs des Etats-Unis ont montré à ceux des Antilles et du continent noir le chemin qu'il fallait suivre pour accéder à la liberté. Mais tandis qu'ils continuaient à tourner en race close, comme un écureuil en cage, pour n'avoir

pas à subir les représailles de leurs congénères blancs, les Français de couleur, soutenus par l'ensemble de la France de l'abbé Grégoire et de Victor Schoelcher, s'engageaient une fois pour toutes dans la droite voie, et s'apprêtaient à livrer combat qui ne prendra fin que le jour où les dernières barrières raciales ne seront plus que le songe d'un songe.

Quels ont été les précurseurs de cet humanisme dont la richesse éblouit? On le dira peut-être bientôt dans une thèse de doctorat où seront analysées de près l'œuvre d'Alexandre Dumas père et d'Auguste Lacaussade d'une part, celle de Boer T. Washington et du Professeur Alain Leroy Locke de l'autre. Ce n'est toutefois que depuis peu que la conscience de cet humanisme s'est changée en elle-même. Et il semble que ce soient Etienne Léro, Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, deux Antillais et un Africain, qui aient eu l'honneur de présider à cette mutation dont personne ne doit plus ignorer l'importance.

Léopold Sédar Senghor est le théoricien de cet humanisme noir et Aimé Césaire l'un de ses patrices. Le second nage toujours en plein azur, le premier, même dans ses poèmes les plus achevés, les plus riches d'air et de lumière, ressemble à ces bons terriens d'Afrique que Robert Delavignette a si bien compris. Le surréel ne lui fait pas perdre de vue le réel. L'un et l'autre lui servent tour à tour ou simultanément de tremplin. Il manie les deux avec une maîtrise qui n'a pas eu besoin de l'âge pour s'affirmer. L'humanisme noir qu'il illustre et défend n'est pas pour lui un jeu de l'esprit. De là vient que ses deux premiers essais : — l'un se trouve dans **La Communauté Impériale Française**, l'autre dans **Les plus Beaux Ecrits de l'Union Française** — prennent, avec le recul du temps, figure de véritables manifestes.

**L'Anthologie de la Poésie Nègre et Malgache** (1), qu'il a fait préfacier par M. Jean-Paul Sartre, constitue elle aussi un manifeste. Sa tenue, sa densité, la volonté qui a présidé au choix des morceaux qui en font partie, tout y est significatif, a un accent, une couleur et un sens singuliers.

De bonnes âmes ne manqueront pas de crier à l'ingratitude des gens de couleur après l'avoir lue. A quoi bon s'en étonner? Il est du naturel de l'homme d'oublier vite. Les cris de révolte poussés par les gens de couleur des Antilles, de la Guyane, de l'Afrique noire et de Madagascar ont leur raison d'être, comme ont leur raison d'être les cris de révolte poussés par Langston Hughes et Richard Wright aux Etats-Unis.

---

(1) Presses Universitaires de France, Paris.

Les droits qu'on a accordés aux uns, ceux que les autres réclament encore et qui leur seront un jour accordés, ne peuvent ou ne pourront effacer en un tournemain des siècles d'esclavage et d'humiliations. La Terreur explique dans une certaine mesure, mais ne justifie pas, l'immense ressentiment que le peuple français manifesta à l'égard de la noblesse, au lendemain du jour où la Constitution de 1789 proclama que tous les hommes naissent libres et égaux en droits. Quatre années d'oppression hitlérienne expliquent, sans toujours les justifier, les excès auxquels se laissèrent aller une poignée d'illuminés ou de fanatiques dans les premiers moments de la Libération. Pourquoi refuserait-on d'examiner avec la même logique compréhension et la même humaine indulgence le cas d'une race qui commence à s'évader sporadiquement de l'univers concentrationnaire où l'Europe l'a si longtemps maintenue et où certains pays autres que la France tâchent à la maintenir encore.

Il faut être un bien haut esprit pour rendre le bien pour le mal et le bien pour le bien. Les gens de couleur prennent modèle en tout sur la race blanche, modelée elle-même par des siècles de civilisation chrétienne. On ne peut vraiment leur tenir rigueur de n'avoir pas réussi où l'Europe et le christianisme ont échoué.

C'est un peu tout cela qu'il faut se rappeler en lisant les poèmes de Léon G. Damas, auteur de **Poètes d'Expression Française**, et de Gilbert Gratiant, d'Étienne Léro et d' Aimé Césaire, de Guy Tirolien et de Paul Niger, de Léon Laleau et de Jacques Roumain, de Jean-F. Briere et de René Bélance, de Birago Diop et de Léopold Sédar Senghor, de David Diop et de J. J. Rabéarivalo, de Jacques Rabémananjara et de Flavien Ranaivo.

Tous sont en proie à ce rythme secret, à ce délire sacré, qui sont deux des forces des races de couleur, et plus particulièrement de la race nègre. Ce rythme, ce délire donnent à leurs sarcasmes, à leur tristesse, à leur humour, à leurs accusations, à leurs revendications, à leurs blasphèmes, à leurs élans paniques, aux danses et aux chants de tam-tam et de balafon qui imprègnent tout de leur lumière sonore, une beauté incantatoire et magique, qui n'est pas encore toute l'Afrique, mais qui est déjà l'Afrique.

Roland Dorcély : DEUX POEMES(\*)

LA BRUME EST UN CLOWN GRIS...

La brume est un clown gris dans les cieux sans couture  
Le bleu-noir de la mer est un faux-monnayeur  
La cloche agonise et la roue du rémouleur  
A faim... pourtant il se signe... Masure usure  
Tout s'accoutume  
Et se consume  
L'angélus est un rosaire égrené  
Beau soupir bleu-vert des verres trinqués  
Et le soir est rêveur  
Je hurle mon malheur  
Mon caveau est ouvert  
Et mes yeux sont ouverts  
Pourquoi vois-je le soir les mains pâles  
Les yeux pâles  
Qui râlent  
Et qui cherchent dans la boue des ordures sales  
Le libera n'est plus dans le dictionnaire  
La mort  
Pourquoi est-elle encor  
Frères elle nous ment. Nous avons des œillères  
Et pas de chaîne  
Qui enchaîne  
Nos soucis de voiliers nous offrent des cercueils  
D'écueil  
Le vent la mer les ans caducs  
(Tout même le mot tout) sont des ennuques  
Et hier jadis tout doux tu baisais la poussière

---

(\*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut Français, les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

## L'OURAGAN

*La crécelle du vent sur un cactus  
Crénelant de son souffle  
Le beurre terre de Sienne du lait céleste  
Les cheveux de la mer comme les bras d'une pieuvre  
Les dents terrestres épouvantées  
Une force ignorante trace des lignes  
Brisées brisables embrasées  
Sur l'ocre sombre de sa poitrine  
Trait clair utopiste  
Et tout s'effare  
Le crêpe quotidien  
Sur les nattes du soir  
Le crépuscule couchant avec la terre  
Et les rires orageux dans le gosier des nuages.*

Hogar Nicolas : LIBERTE VINDICATIVE

*Liberté mensongère, opaque  
où la pensée-massif de cuivre  
galvanise l'esprit au réel.  
Le Réel — «obstacle où bute l'esprit»  
dans son atomisme, désintègre  
la raison au cadran synthétique  
des bestiaires familiers  
en déliquescence.  
Liberté, Liberté  
giflée par le Nordé  
des passions démentes  
des sangsues bicéphales  
virevoltent dans la mare aux diables,  
aspirent le suc nutritif  
de leur boyau-danaïdes;  
des pattes girafes  
pompe leur bile agressive  
relent de puanteur sépulcrale.  
Liberté, vocable vénéré  
tu n'es qu'épine minérale  
dans la savane désolée  
où râle l'affectivité  
sous les accrocs sanguinolents  
des intérêts sicaires.  
Réflexes de carême  
des orbites concaves  
au miroir convexe  
des consciences vénales.*

---

Claude Roy : POUR UN PORTRAIT DE JULES SUPERVIELLE

Supervielle est une nébuleuse à cheveux gris installée mal à l'aise au creux du seizième arrondissement de Paris, dans des rues intensément tassées de pierre épaisse et de valeurs cotées en Bourse, et il a envie d'être ailleurs, oh! comme on le comprend. Au demeurant il est ailleurs, puisqu'il est Jules Supervielle, le poète. Sur les registres de la Banque Supervielle (de Montevideo), il écrivait déjà, quand il avait six ans, des poèmes chevauchant les colonnes d'Haber et de Deber. Son **Doit** et son **Avoir** à lui, ce n'est pas Pechiney, Rio Tinto ou Suez, c'est le **Forçat Innocent**, **Gravitations**, **les Amis Inconnus**. Belles angoisses, belles libertés, doux luxe d'être présent à sa vie et à sa mort, attentif à son cœur et au va-et-vient de son sang, chauds privilèges de la poésie, merveille d'être si pleinement absent. Il n'est pas inutile de cerner un peu (mais non de définir) Supervielle en indiquant qu'il fut jadis riche. Non pas comme Crésus : comme Larbaud, comme Gide, comme Proust. Anecdote? Il n'y a pas d'anecdote dans un destin.

Ceci dit, Supervielle s'est fait une vie qui lui ressemble. Il lui fallait être orphelin très tôt, et donc en quelque sorte délaissé, il lui fallait l'émigration et le goût des espaces, la mer et la pampa, il lui fallait un cœur fragile, malade, douloureusement et doucereusement intermittent, il lui fallait le mystère éclatant et vivace de l'enfant près de soi et de la paternité nombreuse, il lui fallait auparavant la rencontre d'un visage et d'un amour, il lui fallait la vie de Jules Supervielle, né en 1884, pour devenir ce qu'il a écrit. Il perdit donc tout petit et son père et sa mère, connut donc très tôt les vagues Atlantiques, la pampa uruguayenne, il fut donc cardiaque et père de six enfants, il y eut donc Pilar. Il y eut donc enfin le poète nommé Supervielle.

Il est grand, maigre, plissé, caverneux, mal déplié dans son corps comme un cheval qui se souvient d'avoir été préhistorique et de n'avoir pas eu de nom encore dans les dictionnaires des hommes à venir. Avant la guerre, il vivait boulevard Lannes, puis boulevard Beauséjour, après la pampa, et avant d'y retourner, en exil, la guerre, dans un appartement-grotte tapissé de toiles de Maria Blanchard, de belles jeunes filles, ses enfants, de messieurs leurs maris ou futurs, de jeunes poètes intimidés, de gens bien élevés, de stores rouges sur des balcons appareillant, semblable à une espèce de grand Minotaure distrait, ennuyé, malhabile, gentil dans

le creux de son labyrinthe d'idée pas fixes, de passages et de coups sourds frappés à la paroi. Il vit maintenant (provisoirement) dans une maison de Passy, couleur caca et qui n'est pas à lui, remplie de peluches rouges et de meubles modern-style ou un peu moins (que modernes), où il s'est fait son creux, sa litière, de livres, de manuscrits, son fumier ordonné de poèmes griffonnés sur des bouts de papier, semblables à ce que les volcans écrivent de leur grosse main tremblée sur le papier blanc des sismographes. Il a une sorte de majesté monotone comme les nuages, des mains qui ondulent autour de la voix comme les bizarres poissons chinois de l'aquarium de San Francisco.

L'accent superviellien c'est celui d'une monodie grégorienne, des musiques dérivées de Byzance. L'orchestration y est inexistante, la profondeur sonore très faible. La voix humaine y poursuit jusqu'à la fin du poème le souffle amassé dans une lente et sage inspiration. On évoque les moines de Solesmes, certains chanteurs marocains ou andalous, le *canto jundo*. Peu de mots, et les plus simples, les plus familiers. Peu de variétés dans les tours et les formes syntaxiques : presque toujours c'est une plainte murmurée qui s'exhale, une interrogation timide qui va rejoindre le silence, se laisse engloutir par lui. La surprise ne renouvelle jamais les thèmes par le brillant des métaphores, l'éclat verbal, le déchainement d'un rythme. Ne surprennent ici que de très subtiles dissonnances, un effacement léger qui fait buter le poète sur un mot, intervertir deux termes, feindre l'erreur et le malentendu. La candeur s'inquiète parfois de ses propres malices, l'humilité dérobe à notre vigilance un très honorable orgueil, et la tendresse vient se mêler à la tristesse, au désespoir, pour leur donner une apparence (seulement une apparence) de bonne compagnie. Parfois, le poète se laisse prendre à son jeu profond, en imite à merveille l'allure et le ton. Il écrit des poèmes franciscains, comme sont franciscains les très malins esthètes qui prennent amusement à vivre vêtus de bure, de probité candide et de spartiates de cuir. Mais c'est très rare. Il maintient la plupart du temps avec une continuité admirable le déroulement lent de ses aveux et de ses songeries, l'humilité conquise de son expression. Il s'est fait semblable à sa voix. Si elle fut, un moment, feinte d'un écrivain, recherche d'un styliste, effort concerté d'un esthète, elle se confond maintenant avec son intime définition. La voix de Supervielle n'est pas la plus acérée, non plus qu'éclatante ou savante, des voix de la poésie contemporaine elle est la plus juste avec celle d'Eluard.

Henry Michaux a raison de dire de Supervielle, qu'«il cherche plus lointain encore» (que les distances de l'exotisme ou du ciel), «pressé par une nostalgie de distance, qui distend et dépasse».

tous ses vers, il cherche et pressent une sorte d'absence essentielle, où tout serait présent-absent.

Ecoute, ce n'est que dans mes souvenirs

Que le bois est le bois, et le fer, dur...

il semble que, comme beaucoup d'arythmiques et de cardiaques nerveux, il en ait aussi la sensation et l'état anxieux».

Mais l'angoisse de Supervielle, comment savoir si c'est elle qui a commencé par dérégler son cœur, ou si c'est son cœur dérégulé, fragile, qui l'en imprègne? Supervielle ne s'intéresse à et ne conçoit jamais, que le corps et l'âme pris dans ce «mélange» dont parlait Montaigne. Les fantômes qu'il évoque à tout bout de champ ont une obsession, un regret fixe, et c'est d'avoir perdu leur corps, de n'être que de petites nuées que le vent éparpille, des allusions d'existence que le sac de peau ne rassemble plus. Le spiritualisme n'est pas le fort de Supervielle. Sans images les peuples périssent. Sans le corps humain la poésie de Supervielle périt et s'évapore. Et au creux noir du corps humain, le cœur. Ce cœur dont la fêlure sourde, les atroces caprices, les intermittences cruelles inclinent l'attention de Supervielle vers l'énigme de son propre corps. Ce cœur qui fait battre presque la moitié des poèmes de Supervielle, dont le nom revient avec une insistance douce dans presque chaque page qu'il ait écrite. Ce cœur que nous n'entendons plus battre, mais que le poète écoute, dont il guette le ressac dans l'enclos resserré de notre écorce tiède; «Toutes les mécaniques n'ont-elles pas commencé par être bruyantes. Ce n'est que peu à peu, sans doute, que le cœur humain est parvenu à se dissimuler jusqu'à ne plus se faire entendre que du médecin. Mais il lui arrive encore parfois, comme au temps des terreurs antiques de faire beaucoup de bruit dans la poitrine». Supervielle a cette oreille fine des cardiaques, pour qui le cœur n'est pas une montre intérieure une fois pour toutes remontée par le sort. La vigilance qu'il applique à l'écoute de ce petit muscle rappelle-mort qui se contracte au centre de nous-mêmes, il s'étend à tout ce qu'il irrigue, commande et coordonne, au corps humain tout entier.

Un des aspects les plus originaux de la poésie de Supervielle, c'est l'attention portée par un poète au corps, cette surprenante et détaillée présence dans le poème des battements des ventricules, des cheminements du sang, des égarements du souffle, de ce savant chaos subtil d'organes et de pouvoirs qui nous sert à nous savoir vivants, à nous pressentir mortels et à posséder un monde qui nous traverse et nous façonne si patiemment. Si modulée, si sensible à l'inexprimable, en apparence, si subtilement voilée de brumes et d'imprécisions, l'œuvre de Supervielle demeure d'une exactitude soutenue (comme celles d'Henri Michaux, de Paul Eluard).

Il est de ces esprits rares qui ont enrichi notre conscience d'un domaine à peine entrevu jusque-là, qui ont exploré et décrit des terres inconnues, dont la lecture accroît notre lucidité et donne à nos sens, à notre ouïe intérieure, une acuité que nous ne leur connaissions pas auparavant.

## II

### COURRIER DE FRANCE

---

#### ANCIENNETE ET FRAICHEUR DU COLLEGE DE FRANCE

*Par Paul Guth.*

Quand on descend la vieille rue Saint-Jacques, on salue à droite, enfoncé comme un coin dans le flanc de la Montagne Sainte-Geneviève, l'illustre Lycée Louis-le-Grand, autrefois Collège de Clermont, où étudia Molière, et, à gauche, l'énorme bâtisse de la nouvelle Sorbonne, qui a colmaté de ses ciments le pic latin.

On remarque à peine, un peu plus bas, un délicat petit palais, devant lequel Claude Bernard gratte son socle d'une botte méditative. C'est le Collège de France.

Les deux institutions s'affrontent, par-dessus la pente de la vieille rue, et continuent un dialogue commencé en 1530. Les étudiants se ruent à gauche, vers l'usine aux diplômes. Les quatre ou cinq étages de la citadelle des licences bourdonnent d'affres d'examens, de sanglots de candidates refusées, de mimiques triomphales de candidats reçus.

A droite, vers le petit palais noir de Chalgrin, qui pourrait servir de résidence à quelque président du Sénat, se fauflent des vieillards peu chauffés chez eux, que seuls raniment les plus savants radiateurs de France.

Retraités, dames à chiens, vieilles demoiselles à cabas et à mitaines. Des assoupis, des assis pacifiques dodelinant de la tête et tombant dans des sommes au milieu d'un argument tiré de l'épigraphie.

Mais ce vieux public, qui totalise des siècles d'âge à deux ou trois personnes, ne doit pas masquer la véritable mission du Collège de France, qui n'est pas d'enseigner.

La Sorbonne enseigne, le Collège de France cherche et trouve. Ces murs du XVIIIème patinés de façon si benoîte par le noir de fumée de Paris, enserrant ces planchers d'alluvions et de laves qu'on appelle les terres inconnues. Sur ces incandescences, masquées par le revêtement habituel de la science : pierres d'évier, carreaux de faïence, hottes de plâtre des cheminées, des chercheurs travaillent toute la journée. Une heure ou deux par semaine, ils descendent de leur laboratoire, la seringue ou l'éprouvette à la main, encore dormants, encore hagards de leur recherche.

Ils ne font pas un cours. Ils racontent ce qu'ils ont vu. Les dix ou douze vieillards qui les écoutent ne sont là que des symboles. Ils représentent la continuité du temps, le père Chronos déguisé en colonel en retraite ou en ancien ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Ils permettent au chercheur de parler tout seul, en ayant l'air de s'adresser à quelqu'un.

#### L'idée de François 1er.

En 1530, François 1er eut une idée, l'une des plus fructueuses de l'histoire. Il comprit que l'antique Sorbonne médiévale, corsetée dans ses syllogismes, rabâchant sa scholastique, était aussi périmée qu'une vieille folle qui gesticule dans le ruisseau, vêtue des oripeaux des vieux âges. De toutes parts l'Europe s'ouvrait à ce qu'il y avait de plus neuf alors : l'Antiquité. Le grec et l'hébreu paraissaient démoniaques à la Sorbonne, enfoncée dans son latin. François 1er décida de les faire enseigner par six lecteurs royaux, deux pour le grec, Pierre Danès et Jacques Toussaint; trois pour l'hébreu, Agathias Guidacerius, François Vatable et Paul Paradis. Il leur adjoignit Oronce Finé pour les mathématiques.

Ainsi naquit le Collège de France, qui porta, à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle le nom de *Collegium regium Galliarum*, qui allait devenir, sous sa traduction française, son nom définitif.

#### Le Collège de France, corps autonome.

Dès le début, le Collège de France prit ce caractère qu'il n'allait plus quitter : l'autonomie. Il ne dépendait que du Roi. Il ne dépend aujourd'hui que du Ministre de l'Education Nationale.

Corps autonome, il est en même temps un corps flottant, volant, en voie perpétuelle de croissance, afin d'embrasser perpétuellement toute l'étendue de la science, surtout dans ses nouveaux domaines. La Sorbonne est le conservatoire de la science déjà faite. Le Collège est la maison de la science en voie de se faire, comme disait Renan.

Il n'exige de ses professeurs aucun grade universitaire. Il n'exige que leur talent et la richesse de leurs découvertes. On n'a pas cloué une fois pour toutes dans son plancher un nombre immuable de chaires affectées à des enseignements invariables. Ces chaires sont des chaires fondantes, des lieux idéaux plus que les estrades de l'automatisme consacré. Elles peuvent passer d'un enseignement à l'autre, recueillir des enseignements neufs. Elles tracent la carte de la science en mouvement.

Sa récompense est son efficacité. Au XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, les érudits, les savants et les philosophes n'appartiennent point en général à des corps enseignants. Or, seul de tous ces corps alors inertes, le Collège dit son mot dans les arts, les sciences et les idées. Il pousse à la roue de ces deux siècles en la personne de Roberval, Gassendi, Guy Patin, Tournefort, Rollin, d'Aubenton.

Ondoyant et divers, le Collège adapte à tous les régimes la pérennité de la science. La Révolution l'épargne. Le XIXème siècle le jette dans le courant le plus bouillonnant des idées, comme au temps de sa fondation.

L'Orientalisme naît au Collège. Chézy y enseigne le sanscrit dès 1814 et Burnouf de 1832 à 1852. Champollion inaugure l'Égyptologie en 1831, et mérite sa statue de la cour, méditant sur une momie à long nez.

En 1866 Michel Bréal inaugure la Grammaire comparée. Vers le milieu du XIXème siècle le Collège s'ouvre aux littératures étrangères, que l'on dédaignait jusqu'alors d'enseigner. Le poète polonais Adam Mickiewicz professe les Langues et littératures slaves, à partir de 1840, Edgar Quinet les Langues et littératures du midi de l'Europe. On y ajoutera les Littératures germaniques, celtiques et les littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine.

En 1831 apparaît l'Économie politique, en 1878 l'Esthétique et l'Histoire de l'Art. Au XIXème siècle c'est au Collège que rayonne la Chimie française avec Marcellin Berthelot.

Il existe actuellement quarante deux chaires qui enserrent toutes les connaissances humaines, jusqu'à la chimie nucléaire et l'aérolocomotion mécanique et biologique qui, en étudiant l'assemblage sacro-lombaire chez les oiseaux, permet d'affiner la silhouette des avions.

Mais le Collège de France ne se contente pas de chercher sur place. Il porte ses recherches à travers le monde et ses savants vont confronter leurs expériences avec celles des autres pays, dans des missions.

En 1947 comme en 1830, le Collège de France est l'institution de la souplesse. Il pousse l'esprit dans ses plus extrêmes aventures et possède une faculté de rajeunissement perpétuel, qui lui permet de ne s'étonner de rien et de se plier aux découvertes les plus inouïes, que nous ne pourrions même pas encore concevoir.

1949 GRANDE ANNEE FRANÇAISE POUR LES  
FETES DU SOUVENIR

*Par Léon Treich.*

1949 sera une grande année française pour ceux qui relient directement le présent au passé et qui considèrent que l'une des meilleures armes de la France dans la lutte permanente pour un avenir meilleur est dans les richesses littéraires et artistiques qu'elle a accumulées au cours des siècles.

1949 sera avant tout l'année de Balzac : on aura en effet à y célébrer le cent-cinquantième de la naissance de l'illustre auteur de la *Comédie Humaine* et en même temps à préparer, pour 1950, le centenaire de sa mort. Les grandes sociétés littéraires se préoccupent depuis de longs mois de la préparation de cette double fête; l'Académie Française, l'Académie Goncourt, la Société des Gens de Lettres de France, l'Association de la Critique, des Associations de Presse, la Société des Auteurs (car Balzac fut aussi auteur dramatique et son *Mercadet* pourrait bien à cette occasion entrer au répertoire de la Comédie Française), le Cercle de la Librairie enfin ont pris des contacts précis pour que le père du roman moderne voit sa naissance et sa mort commémorées avec toute la solennité désirable.

Mais bien d'autres anniversaires étofferont richement l'année qui s'ouvre. Parmi les cinquantièmes, par exemple, qu'elle nous apporte, que de variété ! Mouraient en 1899 le délicieux romancier alsacien Emile Erckmann, auteur de tant de chefs-d'œuvre aussi chers aux lettrés qu'au public populaire, depuis *Madame Thérèse* jusqu'au *Juif polonais* et au *Fou Yégof*, en passant par cette merveille de tendre et douce sensibilité : *L'Ami Fritz*; Edouard Pailleron, le brillant auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, une des comédies les plus souvent jouées au Français, Henry Becque, le maître incontesté du théâtre contemporain avec sa *Parisienne* ironique, ses cruels *Corbeaux* et cette *Navette* si délicieusement cynique qui est un des modèles de la pièce en un acte; disparaissaient encore, voici cinquante ans, le célèbre critique dramatique Francisque Sarcey, dont les feuilletons du *Temps* étaient attendus chaque semaine avec tant d'impatience et soulevaient parfois tant de colères, le romancier Paul Bonnetain, un écrivain qui ne donna pas toute sa mesure, mais dont deux ou trois livres demeurent dans les bibliothèques des curieux (notamment son *Charlot s'amuse*, étude de mœurs d'une audace certainement excessive, mais forte et d'une incontestable sincérité), un autre romancier aujourd'hui un peu oublié, mais dont les récits sont alertes, ingénieux, probes : Victor Cherbuliez, et enfin le grand philosophe Paul Janet, succes-

seur de Caro à la Sorbonne, disciple de Victor Cousin, défenseur éloquent du libéralisme, et, en face des empiétements de l'État, des droits naturels de l'homme.

Encore omettons-nous, pour ne pas allonger outre mesure ce palmarès nécrologique, Adolphe d'Ennery, l'un des plus féconds dramaturges du siècle dernier, l'auteur de *Les Deux Gosses*, *A la grâce de Dieu*, *Les deux Orphelines*, etc., et Fernand Xau qui créa, en lançant le *Journal*, le journalisme littéraire avec l'extraordinaire succès que l'on sait.

Mais mieux vaut passer aux centenaires. Ils ne sont pas moins intéressants. Centenaire d'abord du poète de la *Chanson des gueux* et des *Blasphèmes*, du romancier de *La Glu* et de *Miarka*, Jean Richepin; centenaire de deux grands peintres, de style très différents, mais également talentueux, Eugène Carrière et Albert Besnard, le peintre de la douleur et le peintre de la vie éclatante. Centenaire de l'analyste du cœur féminin, Georges de Porto-Riche, dont *Amoureuse*, le *Passé*, le *Vieil Homme* gardent encore une étonnante jeunesse.

Mais 1849 est surtout l'année où la France fait la connaissance de la littérature russe, qui va exercer sur le roman français une influence si considérable (et même sur Emile Zola) : Prosper Mérimée publie la traduction d'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de la nouvelle russe, *La Dame de Pique*, de Pouchkine, rééditée cent fois depuis un siècle sous toutes les formes possibles. Cette même année enfin, Renan nous donne *L'Avenir de la Science*, Henri Murger porte au théâtre sa *Vie de Bohème*, George Sand publie *La petite Fadette*, l'un de ses plus émouvants récits, et paraissent, posthumes, les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand. Année féconde, on en conviendra, malgré les troubles intérieurs qui secouent encore la jeune République française.

Que si nous remontons le cours des ans d'une étape encore pour atteindre l'année 1799 — la France sort du drame révolutionnaire et se confie à la poigne robuste de Bonaparte, Premier Consul —, nous trouvons, à côté du cent-cinquantième de la naissance d'Honoré de Balzac, le cent-cinquantième de la mort de Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, l'immortel auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, le cent-cinquantième de la naissance de l'explorateur René Caillé qui fut le premier Européen à entrer à Tombouctou et à en rapporter la description, le cent-cinquantième de la mort d'Horace de Saussure, physicien et géologue célèbre alpiniste du Mont Blanc, le cent-cinquantième de la mort du marin Jean-Charles Borda, qui mesura un arc du méridien terrestre pour l'établissement du système métrique aujourd'hui adopté par le monde presque entier, et dont le nom fut donné à l'École Navale française.

Et comment ne pas rappeler que c'est en 1799 que fut découverte par les savants égyptologues français la fameuse « Pierre de Rosette » grâce à laquelle Champollion devait mettre au point le déchiffrement des hiéroglyphes et projeter une lumière si neuve sur la civilisation et l'histoire de l'Égypte pharaonique?

Bi-centenaires? Il en est deux au moins qu'on ne pourra passer sous silence : la publication de l'Histoire naturelle de Buffon et le premier écrit de Jean-Jacques Rousseau : ce Discours contre les sciences et les arts qui inaugurerait la plus extraordinaire carrière littéraire du XVIIIe siècle et qu'allait couronner l'Académie de Dijon.

Tri-centenaires? En 1649, paraît le premier grand «roman», le premier de ce que nous appelons aujourd'hui les romans fleuves : le célèbre Grand Cyrus de Madeleine de Scudéry, et nous pourrions presque dire qu'en 1649 est conçu le Versailles royal que Louis XIV va, vingt ans plus tard, commencer : c'est en 1649 en effet, que devant la Fronde menaçante, Anne d'Autriche quitte nuitamment Paris avec le jeune roi et s'installe à Saint Germain en Laye. Si jeune qu'il fût encore, onze ans, Louis ne devait pas oublier cette fuite humiliante; il ne redonna jamais sa confiance totale à Paris et édifia à Versailles une ville nouvelle qui le mit à l'abri d'un coup de main d'éventuels émeutiers.

Dernier anniversaire, mais important; en 1549, il y a donc quatre cents ans, Joachim du Bellay publiait sa Défense et illustration de la langue française. A cet émouvant plaidoyer en faveur du «langage», l'Académie française se se prépare à rendre, comme à Balzac un pieux hommage.

## « LES CARACTERES » ESSAI POSTHUME DE JEAN PREVOST

*Par Jean Louis Bruch.*

Jean Prévost avait à peine dépassé quarante ans quand il fut fusillé par les Allemands dans le maquis du Vercors. Au milieu de sa vie d'homme comme de sa carrière littéraire, il avait déjà donné la mesure de son talent et de son caractère. La maturité était venue, on pouvait attendre ses chefs-d'œuvre. Quatre ans après sa mort, la publication d'une série d'essais, de notes critiques, de maximes et de réflexions, groupés sous le titre de *Caractères* (1), nous permet de mesurer l'acuité d'une pensée sollicitée par tous les aspects de l'art ou de la vie, et qui sait se disperser en restant fidèle à elle-même.

Dans le premier texte de ces essais, le seul de l'ouvrage qui ne soit pas inédit, Jean Prévost, en 1930, retraçait les étapes de sa vie et de son itinéraire intellectuel. Comme Diderot au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Prévost fut le type même de l'homme de lettres, se consacrant exclusivement depuis sa jeunesse au métier littéraire. Entré en 1919 à l'École Normale Supérieure, il en sortira trois ans plus tard sans être agrégé et se refusera systématiquement à toute activité universitaire ou administrative susceptible de le détourner de sa vocation littéraire. Ainsi, écrire ne fut jamais pour lui le luxe, la distraction de l'homme qui n'est écrivain qu'à ses moments de loisir.

Comme on lui demandait un jour pourquoi il écrivait, Prévost répondit simplement : « Pour gagner ma vie ». Derrière le cynisme apparent de ce projet, on sent, comme le remarque Sartre, la volonté de penser durement, lucidement et aussi le besoin de ne jamais se couper de la vie : l'écrivain n'est plus un produit de luxe, mais, comme ses semblables, un travailleur. Aussi trouve-t-on chez Prévost un goût presque artisanal du travail bien fait. A l'opposé des surréalistes — ces aventuriers de la littérature moderne — Jean Prévost a voulu, en toute simplicité et modestie, communiquer avec son lecteur, travailler pour lui, et non le provoquer ou le défier, et réaliser une œuvre de qualité, hâtive parfois — il fallait écrire pour vivre — mais toujours lucide.

Au surplus, cet homme de lettres a prouvé dans sa vie et dans sa mort qu'il savait aussi être un homme. Rester un homme et garder son indépendance quand on doit faire son chemin au milieu des intrigues de la société littéraire, et y gagner sa vie, cela demandait peut-être autant de courage que d'organiser le maquis du Vercors.

---

(1) Jean Prévost. *Les caractères*. Collection « La Nef » 1948. Édition Albin Michel, Paris.

Les textes réunis dans les *Caractères*, généralement courts, mais très élaborés dans leur pensée et leur style, furent écrits en marge des ouvrages qu'il publia tout au cours de sa carrière. Au milieu d'œuvres toujours destinées à une publication immédiate, ces pages représentent les instants de détente d'une vie trop pleine où le repos même est travail. On remarquera d'ailleurs — et cela définit assez Prévost — qu'elles ne donnent jamais l'impression de débraillé ou de laisser-aller moral ou littéraire si fréquent dans les « réflexions » ou « écrits personnels » de nos contemporains; car sa lucidité d'esprit était un idéal intellectuel singulièrement plus exigeant, comme le remarque son ami Pierre Bost, que la sincérité dont on fait si grand cas depuis quelques dizaines d'années: « la pire promiscuité est avec soi-même; nos rêveries sont les excréments de l'esprit », observe-t-il dans ses *Caractères*.

Une extraordinaire souplesse intellectuelle permet à Jean Prévost d'aborder tous les domaines — sports, arts, politique, économie — sans formation technique, mais avec le bon sens d'un homme neuf. Il raille nos « mystères de la connaissance et du pouvoir » — la technicité prétentieuse dont s'entourent les finances, la stratégie, la diplomatie. — Pour lui il n'est pas de mystère dans les activités de l'homme, et, de fait, un instinct très sûr le guide. Certaines de ses affirmations sont discutables ou hâtives, mais on chercherait en vain chez lui un jeu de mots pris pour une pensée.

Parfois il s'amuse de lui-même, et de sa passion de l'analyse intellectuelle. Ainsi, en parlant des savants, nous explique-t-il fort gravement « la loi de leurs cravates » : elles dévient toujours à gauche, car l'intellectuel, penché sur son travail — et sur sa cravate — va de gauche à droite par un mouvement très lent (la cravate y résiste, par inertie), puis, brusquement, de droite à gauche. Mais chez les hébraïsants ? ajoute-t-il. Ce sont là des jeux que Prévost ne dédaigne pas, sans vouloir s'y complaire. Jamais, comme trop souvent Jean Paulhan, il ne donne l'impression de vouloir nous mystifier.

Les réflexions se succèdent, étincelantes d'intelligence; on voudrait les retenir au vol, voir une phrase développée en un chapitre. Prévost excelle à présenter en trois pages un ensemble d'idées qui pourrait nourrir un long essai. Son histoire du courage — le courage grec, romain, chrétien, moderne, — condensée en deux pages, pourrait être analysée en 500 pages. Comme nous sommes loin de ces essayistes « avarés » qui excellent à faire un « sort » à chacune de leurs pensées !

Une existence difficile et longtemps incertaine, une pensée dure, sans illusion quoique sans amertume, un art lucide et patient, tout cela définit Prévost. Mais, pour le comprendre tout à fait, il faut sentir aussi en lui une grande tendresse, un sens de la beauté et de la grâce. En dix lignes, il

trace de M. Thiers l'image la plus cruelle et la plus vraie; mais, en trois lignes, il sait aussi évoquer toute la douceur du paysage français : «Plaines de France, belles sans sublime; le corps attend ses aises aussi loin que va le regard; les plus beaux paysages ont la forme d'un lit».

Bref, ces Caractères ne sont pas inférieurs à leur titre symbolique et aux comparaisons qu'il évoquent. Avec eux, Jean Prévost a pris place dans la grande tradition de ces moralistes qui, à la fois penseurs et écrivains, donnent l'une des images les plus achevées du génie intellectuel français.

## LIVRES DE FRANCE

*Par Armand Rio.*

**Jean Faurel. LES HOMMES SANS NOM. Roman.**

(Gallimard, Paris, 1948 — 247 p.)

Au cœur du XVII<sup>e</sup> siècle, les cinq années que dura la Fronde avaient profondément bouleversé la vie de Paris et laissé derrière elles, la paix revenue, les ruines et les misères qui sont les séquelles inévitables des guerres civiles. La capitale royale grouillait de vagabonds en détresse. Le 16 avril 1653, Louis XIV ordonna la création d'un «hôpital général pour le renfermement des pauvres mendiants de la ville et des faubourgs de Paris». L'endroit choisi fut celui qu'occupait anciennement une fabrique de poudre, le Petit Arsenal ou Salpêtrière, à l'angle formé par la Seine et son minuscule affluent, la Bièvre, la rivière des Gobelins, chère à J. K. Huysmans.

Mazarin, dont le chapeau de cardinal est toujours visible dans les armes de pierre de l'antique maison, avait fait adjoindre des bâtiments nouveaux à ceux de ce Petit Arsenal, et l'«Hôpital général» se composa de la Salpêtrière elle-même, de la Pitié, de Bicêtre et de Scipion. Domaine particulier des femmes, la Salpêtrière — que ses pensionnaires dénomment aujourd'hui familièrement «Pépète» — fut confiée aux soins du grand Vincent de Paul, l'Admirable aumônier des galères, l'Intendant de la Providence, comme disait le peuple de Paris. Colbert, par ailleurs, prescrivit l'ouverture d'une «maison de force», divisée elle-même en quatre parties : le «Commun», qui recevait les prostituées, la «Prison» qui se refermait sur les femmes détenues par lettre de cachet, la «Grande Force», réservée aux condamnées, les «sentenciées», selon l'expression du temps, enfin la «Correction», pour les égarées susceptibles d'un retour au bien.

Cette «maison de force» a eu ses célébrités, à commencer par l'immortelle héroïne de l'abbé Prévost — puis de Massenet —, Manon Lescaut, des femmes, filles de joie, comme Marie du Fer-à-Moulin, ou grandes dames détraquées, compromises côte à côte dans les orgies mystico-érotiques — à la Raspoutine — des Convulsionnaires de Saint-Médard, la fameuse comtesse de La Motte, l'aventurière de cette Affaire du Collier de la Reine qui coûta si cher à la monarchie, et que Marie-Antoinette, sa première victime, rencontra un jour lors d'une visite à l'Hôpital général, Théroigne de Méricourt, encore, la militante rouge de la prise de la Bastille, des Journées d'octobre et de l'insurrection du 10 août 1792, qui mourut à la Salpêtrière en 1817 au double titre de détenue et de folle.

Théroigne fut, sans doute, l'une des dernières prisonnières de l'antique maison. Au début du XIXe siècle, la Salpêtrière ne fut plus rien d'autre que ce qu'elle est aujourd'hui : un hôpital mixte consacré au traitement des maladies nerveuses et mentales. C'est là qu'enseignèrent les grands maîtres de la psychiatrie française, Pinel, d'abord, le novateur, puis Charcot, qui y donna ses fameuses «leçons», suivies par les aliénistes du monde entier.

Une partie, pourtant, de l'immense hospice garda la destination première voulue par Louis XIV et demeura consacrée au «renfermement des pauvres». De misérables vieilles, ayant dépassé la soixante-dixième année, indigentes et infirmes, viennent encore ici, de tous les points de l'horizon social, trouver, après leur naufrage, un havre de repos. Et, de fait, on les appelle les «Reposantes».

Sous le pseudonyme de Jean Faurel, l'un des plus remarquables jeunes maîtres de la médecine mentale française nous a brossé, il y a quelques mois, un étonnant tableau de ce peuple de petites vieilles, tout ensemble pitoyables et risibles, agglutinées là par milliers sans autre raison de vivre désormais que d'«user le temps», de ces silhouettes falotes et sautillantes que Baudelaire, entraîné dans leur sillage, aimait à suivre par les rues du Paris romantique. Monde fantastique qui a ses mœurs, ses habitudes, ses superstitions, son folklore, est-on tenté d'écrire, son langage. Mais ne croyez pas que la commune misère le teinte d'une couleur uniforme. Entre les murs de la «Cité grise», dans les allées du parc où elles promènent, par petits groupes, la tête inclinée vers cette terre qui va bientôt les happer, les souvenirs incohérents de leurs jours de joie ou de peine, de leurs amours mortes, de leur richesse envolée parfois ou de leur éternel dénuement, chacune d'elles garde son visage tel que l'a modelé sa particulière infortune. Sous la robe de l'hospice, le peuple le plus varié qui soit, une galerie fantasmagorique que Callot eût voulu graver à l'eau-forte, et dont chaque portrait, peint par Jean Faurel est un chef-d'œuvre de vie intensément exprimée : la timide «nouvelle» qui, touchant au port, à cet asile béni qui assure le pain, la paix et un lit, ne peut encore croire à son bonheur; Dorothée, la rebelle indomptable, la naïveté Sacristine et Peloux, l'Aventureuse, Mimi la Clocharde et l'orgueilleuse Elodie, navrantes héroïnes de drames ou de comédies sordides, reformant ici, dans la suprême étape avant la fin, l'image réduite et déjà brouillée du monde qui les a rejetées.

Aujourd'hui, voici la galerie de ceux qui, franchi le seuil de la Cité grise, ne sont plus que des Numéros de lit, le peuple des Ombres, coiffé de la casquette hors d'âge, flottant dans la capote bleu marine et le pantalon informe, traînant la savate rapetassée : les Hommes sans nom.

Mis à part quelques astucieux simulateurs qui ont su jouer en grands artistes, sur un trottoir de Paris, la scène classique de l'épilepsie ou du désordre vertigineux, dans l'espoir, à l'occasion réalisé, de «tirer» quelques mois d'hôpital, avec le vivre assuré, ces «hommes sans nom» sont la proie de

lentes et cruelles maladies, indéchiffrables souvent, qui les condamnent pour le restant de leurs jours, si l'art et le dévouement des médecins échouent.

Comme leurs sœurs de misère, les Reposantes, ils sont arrivés ici de tous les coins de la grande ville, déchets de l'alcoolisme ou d'une lourde hérédité, le cerveau à la dérive ou rongés dans leur moelle, tout un peuple douloureux, désespéré, qui s'est mis en marche vers cette Mecque des Incurables. A défaut de l'impossible guérison, elle leur offre la douceur des soins, les pauvres petites satisfactions de la vie en commun; aux heures où la souffrance tenaille trop avant leur chair, la morphine et son bon sommeil.

Dans cet univers du Mal et de la Maladie, de la Douleur et de la Démence, entre les hauts murs de la Cité grise, de lit à lit, de banc à banc au Square des Anges, devant la Grille qui sépare le quartier des hommes de celui des femmes et où se joue la partie d'écarté quotidienne, la comédie humaine se continue, poussée à la caricature, avec ses amitiés, ses inimitiés, ses tendresses fraternelles, ses amours, ses haines... Voici le No. 7, l'étudiant de vingt ans qui paie d'un terrible prix une heure d'amour, et son copain M. Boule, bras et jambes paralysés, pour toujours cloué sur son matelas, Bagnolet, l'homme-sandwich, dit l'Escargot que persécute son ennemi féroce, l'adjudant Godelure, héros de Verdun, mais qui ne pardonne pas à l'humanité entière sa jambe de bois et son lancinant moignon, l'ex-gardien de phare qui a perdu la tête dans un isolement océanique, l'Enroulé dont le corps se tire-bouchonne sous l'effet d'un mal mystérieux, l'accordeur-aveugle, M. Maurice, et l'accordéoniste P'tit Louis reprenant à longueur de jour l'obsédante «Valse brune des Chevaliers de la Lune», l'homme-qui-danse et l'homme-qui-rit, le vétéran Loustau de Laribo, qui a bouclé la boucle de tous les hôpitaux de Paris, l'Egyptien immobile et raide, momie dans son sarcophage, et, dominant le groupe, l'abbé John, prêtre interdit, voyageur imaginaire, lyrique raté, occultiste en relation avec le fantôme de Marie du Fer-à-Moulin, la meneuse de jeu du scandale de Saint-Médard, et par-dessus tout conteur intarissable, enchantant de ses improvisations extravagantes, de ses à peu près, de ses coq-à-l'âne et de ses citations latines l'auditoire de gueux qu'il entraîne dans son délire. L'abbé John, burlesque, insane, mais épique, dresse sa silhouette d'aède en démence au-dessus de cet auditoire de cauchemar peint par Jean Faurel — qui ne veut pas dire son nom — avec une admirable maîtrise.

Léo Larguier, de l'Académie Goncourt. **THEOPHILE GAUTHIER**

(Tallandier, Paris, 1948 — 251 p.)

Dans l'excellente série d'études biographiques et littéraires où, hier même, M. John Charpentier nous présentait un Alexandre Dumas dont nous avons dit la très grande qualité, voici de M. Léo Larguier, de l'Académie Goncourt, un Théophile Gauthier. Pour peindre le visage ardent, camper la silhouette pittoresque, et conter la vie tumultueuse de celui que Baudelaire, sur la page de garde des *Fleurs du Mal*, appelait «le Poète impeccable, le parfait Magicien ès-lettres françaises», ne fallait-il pas un pur poète ?

De couleur intense, enlevé dans un magnifique mouvement, le portrait reflète toutes les flammes de l'immense révolution qui bouleverse aux environs de 1830 la littérature et l'art. Les classiques agonisent et les jeunes générations dansent la danse du scalp autour des moribonds. Chateaubriand, Walter Scott, Byron, ont mis les cervelles en feu. Le Moyen âge, hier honni, triomphe, et foin désormais des Latins, des Grecs et des «gens du XVIIe siècle». L'Orient tourneboule toutes les têtes, cet Orient dont on abusera — comme du Moyen âge — et qui deviendra vite un peu bric-à-brac, mais dont Théophile Gautier sera, sans conteste, le peintre le plus parfait et dans son enthousiasme — avec Delacroix — le plus sincère.

A la pointe de la jeunesse romantique, la vie de Théophile Gautier n'est qu'une suite de batailles. Première révolutionnaire d'Hernani, où le fameux gilet rouge qu'il ne porta, dit-on, que ce soir-là, mais qu'il disait mélancoliquement, nous apprend M. Léo Larguier, avoir gardé toute sa vie et que son ombre porte encore, ralliait autour de lui comme un drapeau les troupes d'attaque des «Brigands de la Pensée». Batailles, quotidiennes celles-là, du chroniqueur de la Presse de Girardin, au service de quiconque rompait en visière avec la littérature et l'art classiques et lançait le défi aux «bourgeois». Batailles pour toutes les idées nouvelles et anticipations parfois géniales. M. Léo Larguier ne nous révèle-t-il pas que Gautier a très précisément annoncé, avec cette divination qui sera toujours le don sacré des Poètes, la conquête de l'air par l'aviation? Et cette extraordinaire prescience dont Alphonse Karr pouffe de rire quelque part dans ses Guêpes, se situe en 1850! Eh! oui, il y a un siècle que Théophile Gautier a prévu le bond aérien «d'Europe en Californie en quelques heures» et l'inutilité militaire des frontières.

Il n'aimait pas la musique et ne prenait pas de gants pour le proclamer avec son outrance coutumière : «Je dois avouer, a-t-il écrit, que le grincement d'une scie ou celui de la quatrième corde du plus habile violoniste me font exactement le même effet». Boutade, bien sûr, comme tant d'autres. L'exagération romantique est monnaie courante sous la plume de Gautier, et il ne faut pas trop le prendre au mot, même quand, dans sa hargne contre les classiques, il hurle que «le Misanthrope, c'est infect, que Molière écrit comme un cochon» et que, dans Andromaque, le divin Racine «fait des vers comme un porc.»

Si peu touché qu'il se dise par la beauté musicale, il n'en reste pas moins que c'est lui qui se bat pour Wagner dont, le premier en France, il saisit le génie. Il porte aux nues Lohengrin en 1857, quatre ans donc avant la grande bagarre du Tannhauser à l'Opéra de Paris.

Autour de cette évocation flamboyante de la figure de Théophile Gautier, toute son époque revit avec une égale intensité dans le livre fervent de M. Léo Larguier : Hugo, bien entendu, qui règne sur son temps comme Zeus dans l'Olympe, la sombre et douloureuse image de Baudelaire, Flaubert

toujours en proie aux affres du style, Paul de Saint-Victor, prince de la critique, les Goncourt, Tourgueneff, qui préfère Paris à ses neiges russes, tous ceux dont le génie, ou le très grand talent, représente une facette du diamant étincelant qu'est le Romantisme jetant ses premiers feux.

**M. Bonzon. LE JONGLEUR A L'ETOILE**

(Paris, Hachette 1948 — 255 pages)

**Yvonne Ostroga. FEES ET PETITES FILLES DE LA VIEILLE FRANCE.**

(Paris, Hachette 1948 — 255 pages)

Ecrire pour les enfants est un art mineur, mais c'est un art singulièrement difficile et rares ceux qui y réussissent. Il y faut on ne sait quel don particulier, dont l'analyse est malaisée, où il entre autant d'adresse que d'ingénuité, fondues l'une et l'autre dans une sorte de communion avec l'âme et l'esprit des enfants, leurs désirs, leurs élans secrets. Si l'on excepte George Sand, qui y fut parfois heureuse, de très grands écrivains s'y sont vainement essayés et Mme de Ségur garde toujours sa royauté.

C'est donc avec joie qu'on salue dans la célèbre Bibliothèque Rose, dont la bonne comtesse fut l'honneur, la parution de deux nouveaux livres d'excellente qualité qui feront, en cette fin d'année, le bonheur des petits lecteurs de langue française.

Le Jongleur à l'Etoile de M. Bronzon les fera revivre au temps des jongleurs sur les pas d'un jeune et aventureux garçon, Jean des Huttes, fils d'un pauvre diable de serf, qui veut conquérir la gloire. Dans son long voyage à travers la France jusqu'aux rives du Grand Rhône, ils accompagneront l'enfant à la flûte de bois d'olivier et aux trois petites souris blanches qui rêve de devenir le musicien préféré des belles châtelaines, le premier joueur de vielle et chanteur de pastourelles du royaume, le successeur pour tout dire, de l'illustre troubadour Loys de Carquéranne.

Jean des Huttes connaîtra des heures périlleuses et, peu s'en faut qu'il ne sente à son cou la corde de chanvre, mais, Dieu aidant, et par la grâce aussi de la flûte en bois d'olivier et des trois petites souris blanches, il triomphera de toutes les traverses et réalisera son rêve : jouer devant le Roi.

Le livre est charmant, tout ensemble poétique et mouvementé, dans le cadre très habilement évoqué de la vie au Moyen âge, sur les routes et les grandes foires du temps, dans les vastes salles des châteaux. En leur apprenant, chemin faisant, mille choses de l'histoire, il divertira les enfants. Et ce petit Jean des Huttes est un si courageux, si sympathique héros!

Dans la même collection, en une suite de tableaux colorés, Mlle Yvonne Ostroga peint d'un pinceau très délicat les Fées et Petites Filles de la Vieille France. Elle fait ainsi passer sous nos yeux les jeunes visages des provinces, leurs coutumes, leurs usages, leurs légendes locales. Des contes

très divers, les uns poétiques, les autres émouvants, d'autres comiques. A côté du petit monde réel, Mlle Yvonne Ostroga ressuscite avec beaucoup de grâce ce monde imaginaire qui séduit toujours les enfants; voici donc Merlin l'Enchanteur, Viviane, Mélusine, Morgane, toutes les princesses de féerie qui n'ont pas cessé de fasciner et d'émerveiller les jeunes cervelles.

### III

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI.

---

### LA LANGUE FRANÇAISE ET LE CREOLE HAÏTIEN

*Par Dantès Bellegarde.*

En s'affranchissant de la domination politique de la France, les fondateurs de l'indépendance haïtienne n'avaient pas un instant pensé à renoncer à la langue française. Sans doute, le français dans lequel ils s'exprimaient n'était pas la langue pure qu'écrivait Voltaire ou que parlait Chateaubriand. Bien des éléments s'y étaient introduits : expressions africaines (en petit nombre), locutions espagnoles ou anglaises, quelques vocables indiens ayant survécu à la conquête castillane. Même les mots français, en passant par le gosier des nègres de la Guinée ou du Congo, s'étaient transformés au point de devenir méconnaissables. Les colons venus de divers points de la France et notamment de la Normandie mêlaient à leur langage des provincialismes qui s'incorporèrent au parler local. De tout cela s'était formé le « créole ». Mais on ne pouvait songer à élever ce patois — mixture coloniale — à la dignité d'une langue nationale. Et il parut tout naturel aux fondateurs de l'indépendance d'adopter le français comme langue officielle du nouvel Etat. C'est en français qu'ils rédigèrent l'acte de rupture avec la France, et la proclamation dessalinienne du premier janvier 1804, écrite par Boisrond-Tonnerre avec les mots brûlants que l'on connaît, est le premier monument de la littérature haïtienne autonome.

Le choix du français s'imposait. Le créole, n'ayant ni grammaire ni littérature, ne pouvait faire la matière d'un enseignement méthodique. Instable, soumis à de continuelles variations dans son vocabulaire, dans sa prononciation et dans sa syntaxe, il n'a point les caractères d'une langue fixée et ne peut se conserver ou se transmettre que par l'usage. Idiome local, parlé et compris par un nombre relativement restreint d'individus, il condamnerait les Haïtiens à l'isolement s'ils devaient en faire leur langage exclusif — isolement non seulement politique et commercial mais encore intellectuel, qui les empêcherait d'entrer en communication avec les grands esprits dont les œuvres immortelles ont enrichi le patrimoine de l'humanité civilisée.

Il y avait donc pour nous une triple nécessité — politique, commerciale, intellectuelle — à adopter une langue ayant un caractère assez universel pour que sa possession pût nous mettre en contact avec le monde entier,

assez riche par elle-même pour que son étude et la connaissance de ses œuvres fussent pour nous un moyen d'accéder à la haute culture. Or aucune langue n'a plus que le français ce caractère d'universalité; aucune ne possède une littérature plus abondante en chefs-d'œuvre; en aucune autre la pensée philosophique, scientifique, religieuse ne s'est exprimée, dans les temps modernes, avec plus de clarté, plus de force, plus d'éloquence.

Si la langue française n'est pas la première du monde, au point de vue du nombre des personnes qui la parlent, elle est sans conteste l'idiome dont la connaissance importe le plus aux gens cultivés de tous les pays. Par la richesse de son vocabulaire (philosophie, science, médecine, droit, théologie, critique), par ses qualités supérieures de clarté, de précision et de souplesse, elle mérite bien le nom de «langue de civilisation». Ces qualités, qui l'ont fait considérer comme la langue diplomatique par excellence et la maintiennent aujourd'hui comme l'un des deux idiomes officiels des Nations Unies, lui ont également assuré une diffusion mondiale.

En fait, le domaine géographique du français déborde largement les frontières de la France. Je sais par expérience que dans les milieux cultivés de l'Amérique latine on considère la connaissance du français comme une marque de distinction intellectuelle. Et je n'étonnerai sans doute personne en disant que nulle part, dans cet hémisphère, l'enseignement de la langue et de la civilisation française n'est plus sérieusement organisé que dans les Universités des Etats-Unis.

Nos programmes scolaires font à l'anglais et à l'espagnol une place légitime parmi les matières obligatoires de l'enseignement des lycées et des écoles normales : des nécessités politiques, commerciales et culturelles rendent désirable la diffusion de ces langues en Haïti. Mais ce n'est pas une raison pour que nous portions atteinte aux droits imprescriptibles de la langue française, que nos constitutions ont toujours respectée parce qu'elle est à la base de notre vie morale et qu'elle constitue l'une des assises spirituelles de la nationalité haïtienne.

\* \* \*

Les trois quarts de la population d'Haïti parlent le créole. Ce patois se rapproche du français beaucoup plus que certains idiomes locaux parlés en France même. On sait qu'à côté des parlers locaux qui «étendent sur le sol français une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées» (Gaston Paris), il existe des dialectes, tels que le breton, le flamand, le basque, l'alsacien, le catalan, le provençal, qui sont réellement distincts de la langue française, de sorte que pour une bonne partie de la nation française le français est une langue apprise.

Si vous causez avec des paysans de n'importe quelle région d'Haïti, vous constatez que les mots, à peu d'exceptions près, par lesquels ils désignent les

objets usuels ou expriment leurs sentiments les plus simples, joies et douleurs, sont exactement des vocables français, dont les uns pourraient être compris d'un Parisien fraîchement débarqué, dont beaucoup d'autres, par contre, sont tellement transformés par la prononciation qu'il faut un certain effort pour les reconnaître. Et encore, certaines locutions créoles qui paraissent incompréhensibles aux Français ne sont pas, comme on serait tenté de le croire, des mots corrompus ou altérés mais des expressions bretonnes ou des tournures du vieux parler normand, angevin, picard, poitevin, gascon ou même basque qui se sont conservées à l'état pur dans les campagnes haïtiennes. M. Jules Faine, dans son intéressant ouvrage *Philologie Créole*, en donne de nombreux exemples. De même, il a péremptoirement prouvé que le créole est un « parler français » non exclusivement haïtien puisqu'on le retrouve, avec quelques différences, à l'île Maurice, à la Réunion, dans les Antilles françaises, à la Trinidad, à la Louisiane, partout où l'influence de la France a été pendant un certain temps prépondérante.

Dans le livre *Louisiane et Texas* consacré par l'Institut des Etudes Américaines au voyage de la Mission Cavelier de la Salle en 1938, la princesse Achille Murat raconte de manière charmante la visite qu'elle fit à ses cousines du Vieux-Carré de la Nouvelle-Orléans, — « petites-filles de ses arrière-grand'tantes Céline, Althée, Séraphine, Polymnie, Uranie et Athénaïs, brochette de créoles, belles à ravir comme un conte de fées, descendant, au même titre que sa grand'mère paternelle, de Carie-Célie Rossignol des Dunes, née à Port-de-Paix, dans l'île de St-Domingue ». Et c'est ainsi qu'elle apprit de leur cuisinière noire, Marie-Zéphyrine, en authentique patois créole, la recette du « gombo filé » qui, avec du bon riz, constitue le mets le plus réputé de toute la Louisiane :

Suzanne, jolie femme,  
Li pas mandé lit à colonnes,  
Li pas mandé du vin bourgogne,  
Li just désiré gombo filé.

Si la princesse Murat avait pensé à venir voir à Port-au-Prince son autre cousine Mme Pierre Hudicourt, née Thérèse Rossignol, elle aurait pu se servir de son créole appris en Louisiane pour causer avec nos accortes paysannes de Bellefontaine ou de la Nouvelle-Touraine.

Je signale en passant un cas extraordinaire de survivance française dans l'Etat du Missouri. Le professeur américain J. M. Carrière a trouvé à Old-Mines, dans les Monts Ozarks, à 65 milles au sud de St-Louis, une colonie de 600 familles françaises où la langue, les traditions et les coutumes de l'ancienne division administrative du pays des Illinois se sont conservées jusqu'à la génération actuelle. Or tous ces gens parlent un idiome qui se rapproche singulièrement du patois haïtien, et leurs contes, qui appartiennent presque tous au fonds traditionnel du folklore français, contiennent des récits comme ceux-ci : *Fin Voleur*, *Corps-sans-âme*, *Bouki et Lapin*, assez semblables aux fables populaires d'Haïti.

\*  
\* \*

Il faut reconnaître que l'usage presque général du créole est l'une des grandes difficultés de l'enseignement en Haïti. L'enfant du peuple arrive en effet à l'école primaire avec un vocabulaire composé de mots français dont la prononciation et quelquefois même le sens a été altéré. Né et élevé dans un milieu où le créole est communément parlé, il a imité gestes et paroles de ses parents, traduisant ses premières impressions dans le puéril patois maternel. Puis, son vocabulaire s'est enrichi à mesure qu'il acquérait une connaissance plus étendue du monde extérieur et que son horizon intellectuel s'agrandissait. Quand il est admis à l'école primaire, souvent à un âge assez avancé, il a déjà contracté des habitudes de langage pour la plupart vicieuses; il s'est accoutumé à attribuer aux objets des noms impropres; il a appris à donner à certains mots une acception qui ne leur convient pas ou une prononciation qui les défigure. Mis brusquement en contact avec le français, l'élève est comme dérouté, car cette langue est pour lui quelque chose d'étranger et de mort qui ne lui semble avoir aucun rapport avec le langage vivant et coloré au moyen duquel il exprime sa pensée et la communique aux autres. Il s'établit ainsi entre la langue qu'on lui enseigne à l'école et celle qu'il parle au dehors un véritable antagonisme. Et cet antagonisme dure d'autant plus longtemps que le maître — comme c'est presque toujours le cas dans nos classes élémentaires — fait consister l'enseignement du français dans l'étude étroite et rebutante de la grammaire au lieu de l'appliquer le plus tôt possible à l'expression vivante de la beauté. Dans son remarquable rapport sur l'éducation nationale, la Commission de l'Enseignement secondaire de 1906 recommanda que le français fût enseigné au début comme une langue vivante étrangère par l'emploi intelligent de la méthode directe.

Aujourd'hui que, par une sorte de nationalisme ou de snobisme à rebours, nos jeunes gens ne veulent plus s'exprimer qu'en patois, voyez quelle triste figure ils font aux examens ! Le conflit entre le créole et le français se décèle manifestement chez quelques-uns de nos écrivains, même s'ils écrivent avec correction. Leur style manque de spontanéité et de naturel : il a souvent l'air emprunté d'un paysan endimanché. Le français n'est pas en effet pour eux l'expression jaillissante et pure de l'idée ou du sentiment : ils n'écrivent pas, ils rédigent. J'ai entendu un excellent écrivain, M. Mockel, faire cette subtile distinction et l'appliquer non sans injustice à lui-même, à ses compatriotes belges et aux Suisses romands.

La question est d'importance, car c'est la langue d'un pays qui constitue le plus puissant facteur de son unité. C'est la phrase écrite, qui, par le livre ou le journal, va porter au loin la pensée et la communiquer à chaque individu. Comment atteindre la nation entière, la faire vibrer à l'unisson, l'enflammer pour une belle cause ou simplement lui enseigner les notions indispensables d'hygiène, de morale, de travail, quand cette phrase écrite ne peut être lue et comprise que par un petit nombre ? Le français n'est pas — com-

me trop de gens le croient encore chez nous — un simple outil littéraire, un luxe ou une parure permettant de briller dans les cercles mondains : c'est au moyen d'acquisition de la science, l'instrument indispensable de la pensée, la clef qui nous donne accès aux œuvres les plus hautes de l'esprit humain.

Pour les raisons que j'ai déjà exposées, le créole ne peut être substitué au français pour remplir ce rôle nécessaire à la formation d'une culture nationale. Est-ce à dire que l'on doive bannir le patois de l'enseignement en Haïti? Je ne le crois pas. Dans les écoles populaires et dans les écoles de campagne, dont le principal but est de faire acquérir aux élèves des connaissances pratiques et immédiatement utilisables, une proscription radicale du créole risquerait d'aboutir à des résultats désastreux. «Le grand vice du système qui ne tient pas compte des dialectes populaires — comme dit si justement Mistral — c'est de faire le vide dans le cerveau des enfants du peuple, en remplaçant les assimilations naturelles et spontanées de l'intelligence enfantine par un langage factice et essentiellement fugitif de notions disparates, qui, en dehors des quatre règles, seront en général inutiles à l'écolier».

Dans une série d'ouvrages très intéressants, M. Frédéric Doret a montré avec bonheur le profit qu'on peut tirer de l'emploi simultané du patois créole et du français pour les commençants. Son livre **Les Premiers Pas dans la Grammaire** est une excellente démonstration de la méthode bilingue qu'il préconise, en même temps que la mise en regard du texte français et du texte créole accuse, de façon saisissante, l'étroite filiation de l'idiome haïtien avec la langue française et aussi les quelques différences syntaxiques qui les distinguent. Pour mieux marquer cette filiation, l'auteur s'est ingénié à conserver aux mots créoles leur orthographe française en laissant au lecteur, comme il le dit, «le soin de ne pas prononcer les r et de mettre le son nasal partout où bon lui semble, selon les besoins de la phonétique qu'il préfère».

Le créole adopté par Doret semble quelque peu artificiel. Cependant, tous les mots qu'il emploie sont empruntés à la langue populaire et peuvent être compris de n'importe quel paysan haïtien. Le patois a évidemment plus de charme quand il s'exprime librement. Peu d'écrivains à la vérité ont pu le saisir dans sa grâce naïve, parce qu'il est rebelle à l'écriture et plein de nuances qui ne se peuvent rendre que par des interjections, des soupirs, ou même de simples gestes. Un poète, Oswald Durand, a su conserver au créole toute sa saveur candide dans une pièce, *Choucouné*, que la musique de Mauléar-Monton a rendue populaire.

AU CENTRE D'ART :

## L'EXPOSITION MAX PINCHINAT

*Par Lucien Price.*

Sans peur du qu'en dira-t-on, comme doit être un artiste, Max Pinchinat fait sa première exposition. Les travaux qu'il soumet : huiles, aquarelles, sculptures sont les fruits d'un labeur assidu; labeur réalisé en deux ans aux heures libres d'une carrière d'officier.

Dans l'avant-propos de son catalogue, l'artiste indique le but de ses recherches : «Il m'a paru que l'enseignement académique ne cadrerait pas avec le tempérament haïtien, et cela pour plusieurs raisons dont la dominante serait le fond de lourd romantisme hérité de nos ancêtres noirs d'Afrique... Je devais chercher ailleurs les lignes-forces de mon inspiration». En méditant sur les œuvres et les écrits de Picasso, Klee, Braque, Chagall, Pinchinat leur découvre une commune tendance; tendance à laquelle il se rallie. Il la résume ainsi : «La renaissance d'un art réduit à l'essentiel dont les qualités seraient le rêve, la naïveté, la simplicité...» L'harmonie de ce choix avec le tempérament haïtien ayant été mise à jour par nos «primitifs», l'artiste a jugé que l'analyse des travaux des meilleurs d'entre eux lui serait également profitable.

Voyons maintenant l'Oeuvre de Pinchinat. Résolument moderne en son style, elle a été conçue sous le signe de l'irréalisme. Usant des moyens inaugurés par les maîtres du Cubisme ou de la peinture non objective, la vision de l'artiste offre un double caractère. Tantôt, elle évoque, sans crainte de recourir à l'emploi des symboles, un monde imaginaire. Tantôt, assujetti à des fins rigoureusement plastiques, elle marie formes et couleurs au gré d'un état d'âme. Réalisant d'audacieuses incursions dans l'univers complexe et mystérieux, cher à ses goûts romantiques, Pinchinat retranscrit les images puisées de l'irréel sous un mode où la fantaisie, le rêve, la mélancolie, la satire, tour à tour prédominent. A l'ombre de l'une ou l'autre des tendances dont il espère un jour faire la synthèse, l'artiste a œuvré avec intelligence. Certaines de ses toiles montrent qu'il a su, dans un domaine fertile en dangers de toutes sortes, exprimer ses sentiments sous des formes très personnelles; formes revêtues d'un bel accent poétique. «Marine», «La Nuit», «La Chevauchée infernale» définissent au mieux les ressources de l'artiste : imagination créatrice; amour de la couleur qui se plaît dans la nuance; métier consciencieux.

Dans son ensemble, l'exposition témoigne que son auteur a travaillé sous l'égide des principes mentionnés en son manifeste. Nul doute que dans un proche avenir, la personnalité du jeune peintre s'affirmera davantage.

## LIVRES ET REVUES (\*)

**Jules Blanchet : «ASPECTS OF HAITIAN ECONOMY.»**

(The social Sciences in Mexico and South and central America.

Vol. I, No. 4, 1948, Mexico, D.F.)

La brièveté de l'étude de Monsieur Jules Blanchet permet de mieux en apprécier la valeur. Le tableau qu'il trace de l'économie haïtienne depuis 1938 nous montre, sans équivoque, tous les problèmes graves que la guerre a soulevés. Il attire l'attention notamment sur le danger résultant de la hausse des prix et surtout de l'inflation.

Il est à souhaiter que cette brochure soit traduite en français.

A. C.

**«ACTIVIDADES DE LA CASA DE LA CULTURA ECUATORIANA.»**

(Edit. Casa de la Cultura. Quito 1948)

Fondée en 1944, la Maison de la Culture équatorienne vient de fêter son 4ème anniversaire. Elle a publié, à cette occasion, une brochure rendant compte de ses activités.

Celles-ci sont nombreuses : acquisition et diffusion de livres, expositions, conférences, cours et concerts populaires.

L'organisation ne se cantonne pas à la capitale, elle a des filiales en province. La construction d'un grand édifice à Guayaquil va commencer sans

C'est cependant avec un budget modeste — puisqu'il est alimenté seulement par un droit de 0,75% sur les exportations — que la Casa de Cultura est parvenue à d'aussi beaux résultats. Nous ne saurions trop la féliciter de son succès.

A. C.

**RAPPORT ANNUEL BIO-STATISTIQUE DU SERVICE DE LA  
SANTÉ PUBLIQUE. 1945.**

(Port-au-Prince — Imprimerie de l'Etat — 1948 — 197 pages)

Ce document, retardé dans sa publication par les événements, constitue un très important travail de biostatistique que pourront consulter avec fruit

---

(\*) Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut Français les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

tous ceux qui s'intéressent à cette science. On ne peut analyser en quelques lignes un tel travail, de près de 250 pages consacrées à des tableaux statistiques qui rendent compte non seulement des faits démographiques d'Haïti, mais aussi des activités multiples du Service de la Santé Publique. Ce document, excellent dans sa substance, a bénéficié, de la part de l'Imprimerie de l'Etat, d'une édition tout particulièrement soignée.

Dr. J. P.

## BULLETIN MEDICAL DU SERVICE DE LA SANTE PUBLIQUE

(Port-au-Prince — Imprimerie de l'Etat — 1948 — 74 p.)

Après 4 ans d'interruption, ce Bulletin paraît de nouveau, et on ne saurait trop féliciter la Direction Générale de la Santé Publique de cette initiative. Le sommaire est particulièrement chargé en articles de choix.

C'est d'abord une très intéressante communication du Dr. Martial Bourand sur une nouvelle technique de cure radicale de hernie, dont l'avantage réside dans une plus solide réfection de la paroi qui permet une diminution appréciable de la durée de l'hospitalisation et de la convalescence.

C'est ensuite un article, déjà publié dans «le Caducée» d'Avril 1948, du Dr. Constant Pierre-Louis sur l'auto-transfusion, et dont l'intérêt dans quelques cas d'urgence comme la rupture de grossesse extra-utérine mérite une plus large diffusion auprès des chirurgiens.

Le Docteur Louis Mars, à propos de la Paralyse Générale, dans un article illustré d'observations cliniques et de nombreuses notes bibliographiques, continue le combat qu'il mène depuis plus de 10 ans en faveur d'un meilleur traitement des maladies mentales. Sa brève conclusion, en appelant un diagnostic précoce de cette affection, mérite de retenir l'attention non seulement des médecins mais aussi du grand public sur un fait clinique et social trop souvent négligé, le fait psychiatrique.

Le Dr. Rulx Léon apporte au Bulletin une contribution importante, sous la forme d'une «Esquisse de l'histoire de la Médecine en Haïti avant l'indépendance», d'une note biographique plus courte sur «Descourtiz le Médecin», et enfin d'une étude sur «La petite vérole en Haïti». Les études historiques sont toujours attachantes et l'Histoire de la Médecine n'échappe heureusement pas à cette règle. Le talent et la compétence du Dr Rulx Léon ajoutant encore au plaisir de la lecture et les pages qu'il a écrites ne doivent pas s'analyser; mieux vaut que le lecteur en goûte, dans une découverte personnelle, tout le charme et l'intérêt. L'Histoire de la Médecine en Haïti, avant l'Indépendance et ensuite, qui mêle si souvent aux grands noms haïtiens des noms français, a trouvé, en la personne du Dr Rulx Léon un spécialiste de valeur.

Le Bulletin offre encore un article de M. Victor Gérard-Bastien, sur les modifications de la relation inter-maxillaire que tout médecin se doit

de lire. Il contribuera certainement à cette étroite collaboration entre médecins et dentistes que l'auteur appelle dans ses dernières lignes.

L'ingénieur Louis Joseph Lovelace, avec le «Projet de drainage de Léogâne» apporte au bulletin la collaboration si utile en matière technique, et la conviction qui anime l'auteur rendent cet article trop court au gré du lecteur:

Signalons enfin une étude très documentée de MM. Larget Guillemot et Grigaut sur la «Réanimation dans la pratique chirurgicale du temps de paix», et la relation de divers discours prononcés à l'occasion de cérémonie récentes.

Dr. J. P.

**Robert Hoffstetter : «EL PROBLEMA DEL ORIGEN DEL HOMBRE**  
(Tallores graficos Nacionales, Quito 1948, — 81 p.)

Le Professeur Hoffstetter, Membre de la Mission Universitaire française en Equateur expose dans cette petite brochure, relatant des conférences prononcées à l'Université de Quito, ses vues sur l'origine de l'homme.

Après avoir exposé rapidement les caractères ostéologiques des singes tertiaires, quaternaires et actuels, il passe en revue les différentes formes fossiles considérées comme intermédiaires entre les Anthropomorphes et Homo sapiens : Australopithécidés, Préhominiens, Hommes du Paléolithique inférieur (Heidelberg, Piltdown, qu'il ne rattache pas directement aux Prohominiens), et Néanderthaliens. Il traite ensuite des différentes formes de l'Homo sapiens fossilisés, reprenant ainsi une expression de C. Arambourg, et montre qu'elles ne constituent en réalité qu'une variante de l'homme actuel dont elles représentent peut-être l'ébauche des diverses races contemporaines : les «races» de Chancelade, de Grimaldi et de Cro-Magnon sont les premiers essais de l'Homo sapiens qui montre ainsi, dès son origine, une grande diversité.

Le problème essentiel, celui de l'origine paléontologique de l'homme est abordé par le Professeur Hoffstetter après qu'il ait évoqué l'origine de l'homme en Amérique et montré la fausseté des belles et trop séduisantes hypothèses d'Ameghino. Il montre dans des schémas les deux principales théories sur l'origine du rameau humain : à partir des Néanderthaliens ou à partir de L'Eoanthropus dawsoni, ou homme de Piltdown.

Ce travail est le bienvenu. Il expose, sans longueurs inutiles, et en tenant compte des acquisitions les plus récentes de la science, un problème que l'homme a toujours cherché à résoudre, qu'il serre toujours de plus près sans parvenir à sa solution définitive : celui de son origine.

E. B.

**Robert Hoffstetter : EN LAS FRONTERAS DE LA VIDA : LOS VIRUS.**

(Imp. de la Universidad, Quito, 1948, 44 p.)

C'est encore au Professeur Hoffstetter que nous devons cette mise au point fort documentée sur des organismes encore énigmatiques : les virus et ultra-virus. Ces «êtres» ont des dimensions et une complexité parfois inférieures à celles des grosses molécules chimiques. L'auteur donne un tableau des dimensions et du poids d'un grand nombre de ces virus qu'il compare à ceux de molécules chimiques, notamment de molécules de pigments respiratoires (hémoglobine et hémocyanine). C'est ainsi que le virus de la fièvre aphteuse mesure 10 millimicrons et pèse quatre cent millions de fois moins qu'un microscopique globule rouge humain! Le Professeur Hoffstetter souligne avec juste raison l'importance de ces organismes pour la résolution d'un autre problème : celui de l'origine de la vie. Il n'est pas absurde de penser que ces virus représentent le premier stade de la vie sur le globe, c'est-à-dire l'apparition du phénomène vital (accroissement et reproduction) chez une molécule organique inerte.

E. B.

**Gustave Orces V. : NOTAS SOBRE LOS OFIDIOS VENENOSOS  
DEL ECUADOR**

(Imp. de la Universidad, Quito, 1948, 24 p.)

Après des généralités sur les serpents venimeux, l'auteur passe en revue leur faune équatorienne, forte de 31 espèces dont la plupart appartiennent aux genres *Bothrops* et *Micrurus*.

E. B.

**BULLETIN DE INFORMACIONES CIENTIFICAS NACIONALES. QUITO.**

(Edit. Casa de la Cultura, Quito, 1948, — 102 p.)

Les numéros 11 et 12 du volume II contiennent des articles de substance variée. Nous y relevons entre autres un travail de Julio Arauz sur des miniatures précolombiennes à figuration humaine, accompagnées de bijoux, une étude de R. Hoffstetter sur les sédiments quaternaires de la péninsule de Santa Elena, avec identification de la faune, ainsi que des articles de médecine et de botanique : Description d'espèces nouvelles de végétaux, étude de quelques poissons équatoriens et un article sur des anomalies anatomiques de l'appareil génito-urinaire par le Dr. Santiana.

L'activité scientifique en Equateur est également relatée. Enfin un appendice donne la bibliographie scientifique de l'Equateur, publiée par fascicules. Les numéros 11 et 12 contiennent la lettre C.

E. B.

**THE FRENCH AMERICAN REVIEW (F.A.R.) — July — September 1948**

Au début de ce numéro la F. A. R., publiée par l'Institut Français de Washington, déplore la mort du Général Pershing qui fut son président honoraire. Il eut toujours à cœur de ne pas s'en tenir à un rôle honorifique et sa sympathie pour cet organisme se montra agissante.

La partie française du présent numéro comporte un article sur Alexandre Lesueur naturaliste havrais qui parcourut les U. S. A. de 1816 à 1832; puis quelques lettres inédites de Dupont de Nemours. Parmi elles, celle du 27 Fructidor an XII apporte une opinion pertinente sur l'état de la France aux dernières heures du XVIIIème siècle.

Rédigée en anglais, la seconde partie comporte une étude intéressante et solidement documentée sur un village français fondé en 1699 dans l'Illinois : Cahokia.

Pour terminer, d'excellentes critiques des récents ouvrages historiques sur les U. S. A.

A. C.

## IV

### CHRONIQUE

---

#### *ARRIVEE DE M. WATKINS ET DEPART DE M. DAUMAS.*

Le 13 Janvier arrivait à Port-au-Prince M. S. Watkins, nommé Consul de France à Port-au-Prince, en remplacement de M. R. Daumas, appelé à remplir ces mêmes fonctions à Rangoon (Birmanie).

Le 16 janvier, M. R. Daumas prenait passage à bord d'un avion de la P.A.A. à destination de New-York et Paris, d'où il doit gagner son nouveau poste. L'affluence des amis haïtiens et français qui avaient tenu à lui exprimer leur sympathie à l'aéroport était un éloquent témoignage des regrets laissés ici par M. Daumas et sa famille.

#### *SEJOUR EN HAITI DE MM. ANGLES ET MICHEL.*

M. Auguste Anglès, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé de l'Université, professeur de littérature française à Wellesley College (Massachusetts), et M. André Michel, licencié ès-lettres, diplômé d'Etudes Supérieures, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Harvard (Mass.) ont fait en Haïti un séjour d'amitié et d'information.

Arrivés à Port-au-Prince dans la deuxième quinzaine de décembre ils ne sont repartis qu'à la veille de reprendre leurs cours aux Etats-Unis, et tous deux se sont promis de revenir prochainement.

M. Anglès, collaborateur de plusieurs journaux parisiens, a recueilli des matériaux pour quelques articles sur Haïti, destinés au journal «Combat».

Le 30 décembre il a prononcé au local de l'Institut Français, sous les auspices de l'Alliance Française, une conférence intitulée : «D'où vient et où va la littérature française d'aujourd'hui?»

Se défendant de faire une revue exhaustive des écrivains marquants de notre temps, le brillant conférencier s'est attaché à indiquer de grands courants, à reconnaître des familles intellectuelles. Cette causerie a remporté un très vif succès auprès d'un nombreux public.

Une conférence de M. André Michel avait été également annoncée sur le sujet suivant : «La jeunesse française d'aujourd'hui». Les fêtes de fin d'année et la brièveté des vacances ont contrarié ce projet. Nous espérons qu'un prochain séjour de M. Michel parmi nous permettra de le réaliser.

### *LES MARDIS RADIODIFFUSES.*

Le deuxième cycle des «Mardis» de l'année universitaire 1948-1949 a été inauguré le 8 février 1949 par une conférence de M. le Sénateur Emile Saint-Lôt, intitulée : «Les droits de l'homme au Palais de Chailot». M. S. B. Lando, Directeur de l'Institut Français, présenta en ces termes M. le Sénateur St-Lôt :

«Tout le monde saura gré, j'en suis sûr, à l'Institut Français d'avoir attiré sur cette estrade le Sénateur Emile St-Lôt. Depuis longtemps nous nourrissions ce dessein. Il fallait attendre la circonstance complice : Un de ces rares instants où, si je puis ainsi parler, entre un portefeuille ministériel et quelque importante ambassade à l'étranger, il est trop provisoirement disponible pour ses amis. Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale, et tout à sa tâche d'organisateur de l'Ecole Normale Supérieure, il avait bien voulu faire appel au concours technique de notre Mission Universitaire durant des semaines de fécondes réalisations. Ainsi se resserrèrent nos rapports dans une atmosphère où notre mutuelle confiance ne cessa de grandir non plus que notre vive admiration pour ses exceptionnelles qualités. Dès cette époque, une conférence fut sollicitée. Des empêchements sont venus se mettre à la traverse, gênants pour nos causeries, honorifiques pour le sénateur Saint-Lôt autant que riches en prestiges nouveaux conquis à la République d'Haïti. Le voici enfin.

«Son admirable talent d'orateur, qu'il a affirmé avec éclat dans son pays comme à la tribune des grands débats internationaux, sa brillante carrière universitaire et politique, se passent ici de toute présentation.

«Qu'il me soit permis, cependant, à l'intention de nos auditeurs français, d'indiquer les quelques jalons principaux qui marquent le beau chemin déjà parcouru par notre conférencier.

«Né le 11 septembre 1904, Emile Saint-Lôt achève ses études secondaires à Port-au-Prince chez les Frères de l'Instruction Chrétienne (Saint-Louis de Gonzague). Il passe une année au Service technique de l'Ecole Nationale d'Agriculture de Damiens, s'inscrit à la Faculté de Droit, tout en faisant ses débuts dans le journalisme comme collaborateur du journal «la Presse». Dès 1931, il est investi également, de fonctions politiques. En effet, le Président Roy le nomme sous-chef de son Cabinet particulier. Le mandat du Gouvernement provisoire terminé, il est appelé par le Président Vincent au Département des Relations Ex-

térieures avec le grade de chef de bureau. Par la suite, M. Saint-Lôt sera juge d'Instruction à Port-au-Prince, mais il quittera la magistrature en 1935. Pendant toute cette période, et au delà, il tient à conserver ses attaches avec la profession universitaire. Lycée National, Académie Militaire, Ecole de Commerce, tels sont les Etablissements où il a dispensé un enseignement hautement apprécié. Il est particulièrement fier d'avoir fondé, animé et développé l'enseignement de la sociologie au lycée Pétion. Sa carrière universitaire culmine par sa désignation en 1946, comme Doyen de la Faculté de Droit. Il est élu sénateur la même année. Il représente son pays auprès des Nations Unies, puis est appelé, je l'ai déjà dit, par la confiance de Son Exc. le Président de la République au poste de Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale, de la Santé et du Travail.

«L'été dernier, il était membre de la Délégation haïtienne désignée pour représenter Haïti à l'Assemblée Générale des Nations Unies. Pendant qu'il siégeait au Palais de Chaillot, il m'a été donné de le voir. Nous avons longuement causé dans le vestibule de l'Hôtel des Deux-Mondes, Avenue de l'Opéra. Le sénateur Saint-Lôt m'a parlé en termes touchants de notre bon vieux Paris où il semblait parfaitement à l'aise sans doute parce que tout le monde était, aussi, à l'aise avec lui. Il le devait à son grand talent, à sa grande aménité, à sa vaste culture de langue française. Modestement il n'en voulait, dans notre entretien attribuer le mérite qu'à ses bons vieux maîtres de Saint-Louis de Gonzague, retirés à Paris. Je fus heureux de l'aider à retrouver leurs traces à l'école Saint-François-Xavier.

«Quant à l'immense estime que lui valut son activité au Palais de Chaillot, j'ai été à même de la mesurer quelques jours plus tard. J'étais reçu par M. René Cassin, ancien ministre, Vice-Président de notre Conseil d'Etat, c'est-à-dire, le plus haut fonctionnaire français qui soit. Apprenant que j'étais Directeur de l'Institut Français d'Haïti, il s'exclama : «Connaissez-vous le sénateur Saint-Lôt ? Il vient d'être désigné rapporteur général de la Commission des Droits de l'Homme aux Nations Unies. C'est le plus heureux des choix. Je considère comme un grand honneur de travailler avec lui.

«Tel est l'hommage que lui rendait M. René Cassin. Je ne veux l'affaiblir d'aucun commentaire, trop heureux si mes paroles d'accueil — dont je vous prie d'excuser la longueur indiscrete — ont pu vous communiquer ce qui, au moment où nous recevons un pareil hôte, entre de fierté et de reconnaissance dans nos sentiments de très vive admiration».

Prenant alors la parole, M. Saint-Lôt fait l'historique de la Déclaration des droits de l'Homme. Les compte-rendus de débats des grandes assises internationales ont généralement quelque chose d'aride; grâce à l'exceptionnel talent du conférencier, ils nous furent cette fois

restitués avec une vie qui, jusqu'au bout, tint l'auditoire en haleine. La très éloquente péroraison, saluant la lueur d'espoir que répandent sur notre monde angoissé les généreux principes de ce document historique, fut saluée par une interminable ovation.

— Le 15 février, M. Adrien Martin, professeur à l'Institut Français a prononcé une conférence intitulée : «Prête-moi ta plume» consacrée au pastiche et à la parodie.

Nous extrayons ces quelques lignes du compte-rendu que le quotidien «Haïti-Journal» en donna le lendemain :

«Encore que d'apparence légère, la conférence que, sous ce titre à la Pierrot, a prononcée, avant-hier soir, à l'Institut Français, M. Adrien Martin, n'a pas manqué de profondeur. Mouchetée de pointes fines, hâchée de saillies amusantes, truffée d'une ironie de qualité, et soutenue par des citations aussi heureuses qu'opportunes, elle nous a amusés autant qu'instruits.

«Nous devons à M. Adrien Martin une heure de franche gaieté et un cours de tout premier ordre sur le pastiche et la parodie, sur leurs origines et leur histoire. Il y a lieu de le féliciter et de signaler le grand succès mérité qu'il obtint et qui se traduisit à la fin de sa conférence par des applaudissements qui le suivirent de l'estrade à sa place.»

#### *DEPART DU GENERAL BOUSCAT.*

Le Général d'Armée René Bouscat, ex-chef d'Etat-Major de l'Armée française de l'air, Président du comité du film Bug-Jargal, a quitté Port-au-Prince le 22 janvier à destination de Paris, après un séjour de deux mois. Sa curiosité sympathique des choses de ce pays, son affabilité, sa profonde culture et son esprit lui avaient conquis d'innombrables amitiés dans tous les milieux de la capitale.

#### *PASSAGE D'UNE TROUPE THEATRALE FRANÇAISE.*

Après avoir donné de brillants spectacles dans plusieurs Républiques d'Amérique latine, la Compagnie d'Art dramatique de Paris a tenu à s'arrêter en Haïti avant de continuer sa tournée vers l'Amérique du Nord. Cette troupe est dirigée par M. René Rolland; sa principale vedette féminine est Yvonne Scheffer, du Théâtre National du Palais de Chaillot. Trois représentations données au Théâtre Rex devant une salle comble ont remporté un plein succès. Voici le programme de ces soirées :

Lundi 31 janvier : «La Revue du Théâtre Français Contemporain» avec Une Journée du «Soulier de Satin» de Paul Claudel, «Médée» de

Jean Anouilh, et l'après-midi orageux de «l'Aigle à deux têtes» de Jean Cocteau.

Mercredi 2 février : «On purge Bébé» de Georges Feydeau et «Huis Clos» de Jean-Paul Sartre.

Vendredi 4 Février : «Monsieur Lamberthier» de Louis Verneuil.

En outre le Mercredi 16 février dans la coquette salle du «Montparnasse» récemment inaugurée, Mlle Yvonne Scheffer a interprété «La Voix Humaine» de Jean Cocteau.

#### SEANCE CINEMATOGRAPHIQUE.

L'Institut Français d'Haïti a organisé, sous le Haut Patronage du Département de l'Éducation Nationale, une séance cinématographique à l'intention des enfants des Ecoles, le dimanche 6 février au Théâtre Rex.

Les Actualités Françaises et un dessin animé ont été projetés, ainsi que trois grands documentaires français:

«Cathédrales de France», «Fontainebleau», «Travail de Titans» (construction d'un grand barrage moderne).

Cette séance a remporté le plus vif succès, les 1100 places ayant été prises d'assaut. Pour satisfaire toutes les écoles qui en ont fait la demande, d'autres représentations sont envisagées.

#### EXPOSITIONS.

A dater du 1er janvier, une exposition d'affiches de tourisme (provinces françaises) a été ouverte à l'Institut.

D'autre part un panneau spécial présente d'une façon permanente des photographies d'actualités françaises : vie intellectuelle — arts — sports etc...

#### ACTIVITES DE L'INSTITUT DANS LES PAYS VOISINS.

Monsieur A. Castel, professeur à l'Institut Français a quitté Port-au-Prince le 26 Décembre afin d'accomplir un voyage d'études dans les pays voisins.

Le 27 Décembre, il prononça à Ciudad Trujillo une première conférence sous les auspices de l'Alliance Française.

Poursuivant son voyage il arrivait à San Juan et prenait contact avec l'Université de Porto Rico. Après un bref séjour aux Iles Vierges il rentra à San Juan et, le 4 Janvier, donnait une conférence sur «Les

Journées Révolutionnaires de 1848». La réunion organisée par l'Alliance Française remporta un vif succès. C'est Monsieur Dantès Bellegarde qui présenta Monsieur Castel.

Celui-ci est rentré à Port-au-Prince le 5 Janvier enchanté de son voyage et de l'accueil qui lui avait été partout réservé.

#### ARRIVEE DU PROFESSEUR TROUE

Le vendredi 14 janvier est arrivé à l'aérodrome de Bowen-Field M. Jacques Troué, venant de France via New-York et Camaguey.

M. Jacques Troué est licencié ès-sciences, agrégé de Sciences Mathématiques, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il était professeur de mathématiques au Lycée Français du Tyrol, lorsque la Direction des Relations Culturelles l'a envoyé en Haïti pour y assurer l'enseignement des Mathématiques à titre de Membre de la Mission Universitaire Française.

M. Troué remplace, avec quelque retard M. Jean Brille, appelé à d'autres fonctions.

Il dispensera son enseignement à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Ecole Polytechnique d'Haïti.

---

La Maison E. ROBELIN & CO

*Henri Deschamps*

*Successeur*

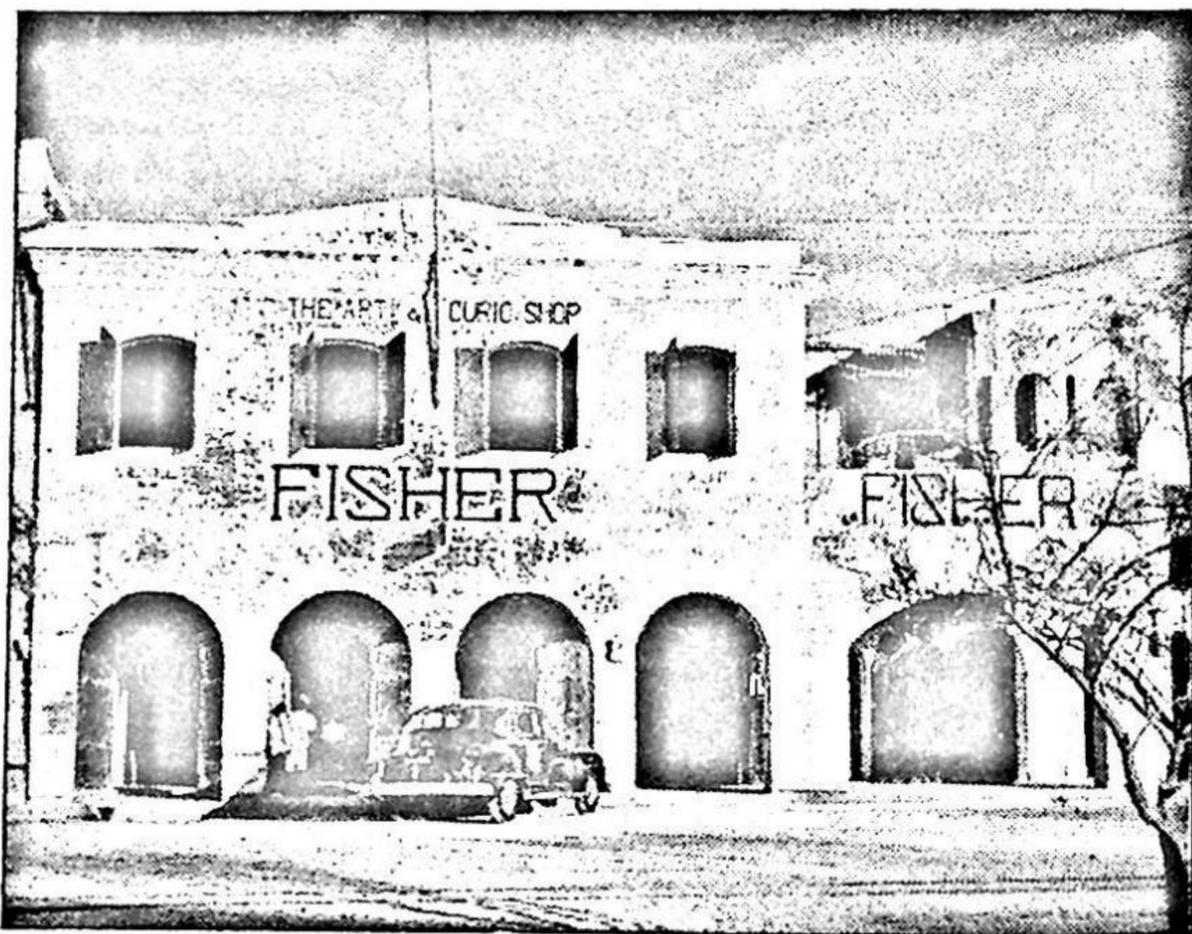
Box 164

Phone 2376

## THE ART AND CURIO SHOP FISHER

53-55 Rue du Quai — Post Box 63

Port-au-Prince, Haïti



### PARFUMS FRANÇAIS

Le plus grand assortiment : Caron — Marcel Rochas — Lanvin — Jean Patou — Chanel — Revillon — Renoir — Worth — Visny — Coty — Dana — Rival — Weil — Matchabelli — Millot — Piguet — Pinaud — D'Orsay — Lelong — Gabilla — Molinard — Lancome — Mermes — Lanselle etc... etc...

### VINS ET COGNACS FRANÇAIS

Ed. Kressman & Co. Bordeaux

Armagnac de Kressman

Cognac Courvoisier

Cognac Godet (Napoléon & Gastronomes)

Cognac Otard

Cointreau — Marie Brizard

D. O. M. Bénédictine

Vermouth Cinzano

Vermouth Neuilly Pratt

Champagne etc... etc...

Les plus beaux articles de la petite industrie haïtienne  
en acajou, gaïac, sisal, écaille etc... etc...

**LA PERLE DES ANTILLES**

**Mme. James EWALD**

**P. O. BOX 52**

**Port-au-Prince — Haïti.**

**Sacs, souliers en pite, objets en écaille et en acajou**

**Assortiments de parfums français.**

**F. G. NAUDE**

**Dépositaire de Produits**

**de qualité**

**P. O. BOX A - 147**

**Cable : NODECO**

**Port-au-Prince, Haïti**

**Téléphone 3723-2175**

**BANQUE NATIONALE**

**DE LA**

**REPUBLIQUE D'HAÏTI**

**BANQUE D'EMISSION**

**TRESORERIE DU GOUVERNEMENT**

**HAÏTIEN**

**REPRETENTEE A NEW-YORK ET A L'ETRANGER**

**PAR LA NATIONAL CITY BANK OF NEW-YORK**

**ET SES SUCCURSALES**

**EXECUTE TOUTES OPERATIONS DE BANQUE**

**DANS LE PAYS ET A L'ETRANGER.**

